

QUATRIÈME ANNÉE



# REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire & Bibliographique

## SOMMAIRE :

SERGEANT (Edm. et Et.) et PARROT (L.)	<i>Lettres sur le Paludisme en Corse (I)</i> .....	65
HOLLANDE (Désiré).....	<i>La Pietra quadrata, pierre de Corse (I)</i> .....	75
COURTILLIER (Gaston)...	<i>Histoire de l'Isle de Corse par Pommereul. (III fin)</i> .....	78
CHAUVET (Paul).....	<i>Journal of a Landscape Painter in Corsica, (un paysagiste anglais en Corse) par Lear (Edward)</i> .....	81
BRIET (Lucien).....	<i>La Vendetta dans l'Histoire par Colonna de Cesari Rocca</i> .....	87
A. S. C.....	<i>Cursus vitae... en Corse (I)</i> ....	89
MAITROT (Alfred).....	<i>Une élection en Corse (II)</i> .....	93

**La Corse moderne.** — *Régionalisme pratique* : L'amélioration de la race ovine (gravure). Le Musée Corse de Bastia. Le Corse Grimaldi Costa. Tourisme universitaire. *Les deuils littéraires* : Le Docteur Forsyth Major. *Régionalisme littéraire* : Une conférence de M. Arrighi à Nice. L'alliance Corse de Mussolini. *Nouvelles bibliographiques* : Deux brochures, le Guide de Corte. *Questions et réponses Corses*. Les bons hôtels de la Corse, etc..... pages XVII à XXIV.

DIRECTION :

**A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS**

IX<sup>e</sup> ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

# Faire connaître la Corse, c'est la faire aimer.

La Revue de la Corse, dont la quatrième année atteste la persévérance, — et La Corse Moderne les successives améliorations, — n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre régionaliste désintéressée et publiée sans but lucratif. Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé et l'avenir de notre beau département insulaire.

UN AN : France : 10 fr. ; Etranger : 12 fr. ; le numéro : 2 francs.

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Collection de la première année avec titres, tables et couverture forte spéciale (sans le n° 2 épuisé) .....	6 fr.
Collection de la deuxième année (sans le n° 7 épuisé) .....	8 fr.
Première année complète, brochée avec les tables ...	franco. 20 fr.
Deuxième année complète, brochée avec les tables ...	franco. 25 fr.
(Il ne reste que quelques ex. de ces deux années complètes)	
Troisième année complète, brochée avec les tables ...	franco. 10 fr.
La collection des trois premières années complètes ...	franco. 50 fr.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux, Paris, 211, 44, par mandat, avec talon pour la correspondance (Seuls frais 0,15 cent. quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste est augmenté de un franc 50 cent. pour frais.

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse, Secrétaire de la Société des Sciences.  
**ARRIGHI** (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ; Agrégé de l'Université. Directeur de l'Annu Corsu.  
**BLANCHARD** (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'Institut de Géographie Alpine.  
**BUSQUET** (Jacques), Docteur en Droit, auteur d'études juridiques corses.  
**CARGOPINO** (Jérôme), Directeur de l'Ecole Française de Rome.  
**CASTELNAU** (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.  
**CHUQUET** (Arthur), Membre de l'Institut, professeur au Collège de France.  
**CHAUVET** (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.  
**COURTILLIER** (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages sur la Corse.  
**DE MARI** (D. P.), Auteur d'études sur la Corse.  
**ENLART** (Camille), Directeur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro.  
**FILIPPI** (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.  
**GRAZIANI** (Paul), Elève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.  
**R. P. Dom. MARINI** (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.  
**MARCAGGI** (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.  
**MAURY** (Ernest), Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.  
**NATALI** (J. B.), Auteur de Nos Géorgiques et autres ouvrages sur la Corse.  
**PAGANELLI** (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.  
**PICCIONI** (Camille), Ministre plénipotentiaire, auteur d'études hist. sur la Corse.  
**POLI** (Xavier), Auteur d'études et ouvrages historiques sur la Corse.  
**SANTELLI** (César), Professeur agrégé au Lycée de Metz.  
**SANTONI** (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.  
**SERGEANT** (Edmond), Directeur de l'Institut-Pasteur d'Algérie.  
**VILLAT** (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse. Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Besançon.

Les opinions émises dans les articles sont personnelles à leurs auteurs.









# REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

LES ÉPIDÉMIES INSULAIRES

## LETTRES sur le PALUDISME en CORSE

Le paludisme est un des fléaux les plus redoutables pour la Corse. Tous ceux qui s'en sont occupés depuis l'annexion ont constaté l'étendue et la gravité d'un mal qui, dans la plaine orientale, aurait abaissé jusqu'à 23 ans la moyenne de la vie humaine.

Signalé autrefois par le Dr Mattei, le Dr Costa, et bien d'autres, le paludisme Corse a été étudié successivement par les Drs Laveran, Battesti, Thiers, Zuccarelli, président actuel de la Ligue corse contre le paludisme, Pitti-Ferrandi, Etienne Sergent, Marcel Léger, Arlo. A l'instigation du Dr Sari, maire de Bastia, une remarquable enquête a été faite en 1921 par MM. les Drs Edmond et Etienne Sergent, L. Parrot et A. Donatien de l'*Institut Pasteur d'Algérie*. En mars 1922 a paru le très important travail de ces savants constituant la contribution la plus complète et la mieux documentée à l'étude descriptive et prophylactique du paludisme qui menace de rendre certaines parties de la Corse absolument inhabitables. La publication de ce travail a été suivie de communications des Drs Marchoux et Abbatucci.

En présence d'une question jusqu'ici insuffisamment connue, bien que sa gravité domine toutes les autres, nous avons prié l'éminent directeur de l'*Institut Pasteur d'Algérie*, ainsi que ses collaborateurs, de bien vouloir porter à la connaissance des lecteurs de la Revue, nombreux et répandus dans toute la Corse, les résultats de leur minutieuse enquête en même temps que les moyens efficaces préconisés pour combattre le fléau. Avec leur dévouement habituel à la Science et à l'humanité, les savants docteurs de l'*Institut Pasteur d'Algérie* ont bien voulu écrire pour notre publication, les lettres aussi passionnantes qu'instructives, et habilement dégagées de la technologie scientifique, dont nous sommes heureux de pouvoir commencer aujourd'hui la publication.

A. C.

Monsieur le Directeur,

Lorsque vous avez bien voulu nous demander d'écrire, pour les lecteurs de cette Revue, une relation de notre enquête sur le paludisme en Corse, les chers souvenirs que nous avons gardés de la grande île méditerranéenne nous sont revenus à la mémoire. Nous avons revu ses ravissants paysages, ses montagnes fières, ses verts taillis, toutes ses beautés agrestes que la mer immense et si bleue sertit magnifiquement ; nous nous sommes rappelés avec grati-

*tude l'hospitalité courtoise avec laquelle la population nous accueillit, en septembre 1921, au cours de notre voyage d'études, entrepris à l'instigation du Dr Sari ; nous avons aussi, hélas ! éprouvé de nouveau le sentiment de tristesse qui nous saisit alors, au spectacle de tant de jeunes enfants minés, empoisonnés par le mal paludéen.*

*Aussi est-ce avec la sympathie la plus vive, accrue encore par notre fidélité à de nombreuses amitiés corses nouées en Algérie, que nous avons résolu de répondre à votre invitation en racontant ici ce que nous avons vu du paludisme corse, ce que la science permet aujourd'hui d'affirmer sur les causes de ce paludisme et sur les remèdes efficaces qu'elle propose. Puisse notre exposé susciter chez chaque lecteur la volonté de se soustraire à un mal évitable et de contribuer pour sa part, grande ou petite, à l'assainissement du pays.*

..

Et d'abord il nous faut dire que, pour la connaissance complète du paludisme d'une région donnée, nous disposons de procédés d'investigation très précis. Le temps est passé où l'on expliquait la genèse et la propagation du paludisme par des miasmes subtils, par des influences telluriques ou par certain génie épidémique, invisible et insaisissable. Nous savons en toute certitude que la cause du paludisme est un microbe, un parasite ; nous savons en toute certitude comment ce microbe envahit l'organisme de l'homme : par la piqûre d'un moustique, l'Anophèle. La lutte contre le paludisme n'est plus un combat contre des fantômes ; c'est, bien au contraire une guerre scientifique contre des réalités tangibles, contre des ennemis concrets. Cette guerre a sa tactique, sa méthode, dont voici, brièvement décrits, le principe et le mécanisme.

Le paludisme de l'homme vient de l'homme. L'Anophèle ne peut contaminer un homme qu'es'il s'est, auparavant, contaminé lui-même en piquant un malade. C'est qu'en effet le microbe du paludisme n'existe pas dans le milieu extérieur : on ne le trouve ni dans l'air, ni dans l'eau, ni dans le sol. L'homme malade seul le conserve ; l'homme malade est, en quelque sorte, un « réservoir de virus » où les Anophèles viennent puiser : *homo homini periculosus*. Si l'on pouvait transporter hors de la Corse tous les fiévreux actuels ou anciens, la piqûre des Anophèles cesserait du coup d'être dangereuse pour les habitants restés dans l'île. Et il va de soi, au contraire, que plus le nombre des paludéens est considérable dans une région et plus les individus encore sains y courent

de risques de contracter à leur tour la maladie. Lorsque donc l'on veut se rendre compte du danger du paludisme que l'on encourt dans un pays, la première préoccupation doit être de chercher à mesurer la quantité de virus y contenue, c'est-à-dire d'évaluer le nombre des paludéens qui l'habitent.

Mais, dira-t-on, comment « prendre la mesure » du paludisme d'un pays ? C'est chose simple, en vérité. Tout le monde sait que le paludisme fait enfler la rate ; peu de maladies, d'autre part, produisent, sous notre climat, le même effet. Tout sujet porteur d'une rate plus grosse que la normale peut, par suite, être considéré comme paludéen. Si, dans un village de 100 habitants, nous trouvons chaque personne sans exception affligée d'une grosse rate, nous dirons que ce village est très fiévreux ; si 50 habitants sur 100 seulement ont une grosse rate, nous concluerons qu'il est moitié moins fiévreux. Ainsi, le nombre proportionnel des habitants atteints d'hypertrophie de la rate mesure l'intensité du paludisme d'une localité, son état sanitaire. Ce nombre proportionnel, nous l'appelons l'*index splénique* de la localité. Pour éviter les causes d'erreur qui pourraient provenir de contaminations subies ailleurs, nous ne recherchons l'hypertrophie de la rate que chez les enfants âgés de moins de 15 ans : plus sédentaires que les adultes, il y a les plus grandes probabilités qu'ils aient été infectés, s'ils le sont, dans le pays même. En outre, ils n'ont pas encore eu le temps de guérir d'un paludisme contracté dans le bas âge. Ajoutons qu'il est toujours très facile de s'assurer si la rate d'un enfant est de taille normale ou anormale. Pour ce, le médecin se plaçant à gauche du sujet qui se tient debout et légèrement penché en avant, palpe de sa main gauche, à travers les vêtements, la partie supérieure du flanc gauche, près du rebord des fausses côtes. Si la rate dépasse, c'est qu'elle est hypertrophiée, paludéenne.

..

Ainsi, la palpation des rates permet d'obtenir une première donnée numérique mesurant le réservoir de virus paludéen d'un village. Une seconde donnée nous est fournie par le microscope. Le parasite du paludisme vit dans le sang de l'homme. Si nous examinons au microscope le sang de tous les habitants du même village, nous connaissons combien parmi eux hébergent le microbe, c'est-à-dire combien sont capables d'infecter les moustiques Anophèles qui viendraient à les piquer. Lorsque, par exemple, dans une localité de 100 habitants, il y a 100 porteurs de germes du paludisme, aucun



moustique n'y peut piquer un homme sans s'infecter et sans devenir dangereux ; si 50 habitants seulement sur 100 hébergent le parasite, l'Anophèle n'a plus, toutes conditions étant égales d'ailleurs, qu'une chance sur deux de s'infecter. Le nombre proportionnel des porteurs de germes du paludisme révélés par l'examen microscopique du sang exprime donc aussi l'intensité du paludisme régional ; nous l'appelons *l'index parasitaire*.

En règle générale, l'index parasitaire est moins élevé, dans un pays, que l'index splénique, car le microbe disparaît du sang et les malades guérissent de leurs accès fébriles avant que l'hypertrophie de la rate ne régresse.

Recherche de l'index splénique et recherche de l'index parasitaire sont les investigations auxquelles nous nous livrerons en premier lieu au cours de notre voyage en Corse. A cet effet, nous irons de village en village, de maison en maison, palpant la rate du plus grand nombre possible d'enfants âgés de moins de 15 ans, prenant à chacun d'eux une gouttelette de sang au bout du doigt, à la face dorsale d'une des phalanges : infime opération qui ne réveille même pas un bébé endormi. Nous nous ferons ainsi une idée exacte et précise de la quantité de virus paludéen actuellement répartie parmi la population corse.

Et puis, quand nous aurons, pour ainsi dire, toisé le parasite et évalué ses méfaits, nous nous tournerons vers le porteparasite, vers l'Anophèle. Nous nous efforcerons de découvrir où il gîte, la source fraîche, le torrent aux bords herbeux ou graveleux, les eaux paresseuses du canal, le marais sanguin où il passe son enfance larvaire. Nous connaissons alors l'ennemi et son auxiliaire, les retranchements de l'un, la puissance de l'autre ; nous saurons enfin où, quand et comment attaquer pour vaincre.

Tel est le plan de campagne que nous méditons dans le rythme sourd des machines, tandis que le *Liamone* nous porte vers la Cynnos antique.

Ajaccio, 23 septembre 1921

En cette claire après-midi d'automne, une voiture légère, attelée de deux chevaux qui trottent allègrement, nous conduit d'Ajaccio au cap de la Parata. D'un côté de la route en corniche, la mer fouette les roches brunes de la falaise éboulée ; de l'autre, les granits se dressent en pentes abruptes... Que cherchons-nous ici ? Est-il site au monde qui soit moins propice à la stagnation des eaux de surface, à la

pullulation des moustiques et à la floraison mauvaise du mal paludéen ? Et des chasseurs d'Anophèles peuvent-ils se fourvoyer aussi inconsidérément sur cette côte déclive que balayent, assèchent et purifient, semble-t-il, les grands vents du large ?...

Cependant, dès notre arrivée à Ajaccio, nous avons, de propos délibéré, choisi ce coin pittoresque comme première étape de notre enquête. C'est que, pour nous faire une idée du paludisme corse, nous avons voulu voir tout d'abord une région apparemment privilégiée, la plus saine sans doute de la banlieue ajaccienne, où la seule configuration du sol pourrait mettre l'habitant à l'abri des contaminations dangereuses ; c'est que nous avons tenu à visiter avant toute autre une région à paludisme « minimum ». Certes, nous savons le Campo dell'Oro tout proche derrière nous, le Campo dell'Oro, plaine gagnée peu à peu sur la mer pas les alluvions du Gravone : à défaut des renseignements recueillis par les médecins distingués qui ont étudié le paludisme des environs d'Ajaccio, la lecture de la carte eût suffi à nous faire pressentir que le vrai royaume de la « fièvre » se trouve là-bas, à l'embouchure du fleuve, sur les terres basses où l'eau dort. Mais notre dessein d'aujourd'hui n'est pas d'aller vers des constatations certaines et faciles, et c'est pourquoi nous avançons entre la mer et la colline, par-dessus les ravins brûlés et secs, qu'embaume l'odeur chaude du maquis.

Après la silencieuse cité des morts, des jardins maraîchers surplombent la route, en terrasses étagées. Voici Barbicaja. Nous nous arrêtons devant la première ferme rencontrée. Il est encore de bonne heure ; peut-être les cultivateurs qui l'habitent font-ils la sieste. Quel accueil accorderont-ils à des étrangers assez indiscrets pour oser leur demander de leur palper la rate, de leur piquer le doigt pour prendre du sang ? Nous sommes venus seuls. La méfiance ne les poussera-t-elle pas à se dérober à nos investigations ?

Craintes vaines : nulle part nous n'avons été mieux reçus que chez les pauvres gens de la campagne corse et il nous suffit, ici comme partout ailleurs dans l'île, de dire que nous sommes des médecins, chargés d'étudier un mal que chacun redoute, pour bénéficier de la plus large, de la plus intelligente hospitalité... Déjà on nous amène les enfants. Grands et petits se prêtent volontiers à l'examen de la rate, tendent d'eux-mêmes l'index à la piqure du vaccinostyle qui fera jaillir la gouttelette rutilante, regardent avec intérêt le rite mystérieux suivant lequel nous étalons le sang sur des lames de verre, en vue des examens microscopiques. Le père tend la boîte aux préparations, l'aîné des garçons retient le chien

qui pourrait troubler nos manipulations ; la mère de famille insiste pour que nous goûtions le vin noir et liquoreux.

Nous interrogeons ces braves gens. La fièvre ? ils la connaissent bien : tous les habitants de la ferme l'ont eue, il y a deux ans ; elle était intermittente et du type tierce. De fait, chez un des six enfants âgés de moins de 15 ans qui composent la famille, nous trouvons une rate hypertrophiée par le paludisme. Mais d'où viennent donc les moustiques inoculateurs ? Comment ont-ils pu naître sur ces pentes ? Et nous demandons : « Existe-t-il des trous d'eau dans le voisinage ? ».

Nous apprenons alors que nos cultivateurs sont obligés de s'approvisionner en eau potable à Ajaccio, à cinq kilomètres de là, tant elle est rare à Barbicaja. Cependant, on nous conduit à ce qu'on peut à peine appeler une source, à un suintement capté au flanc d'un mur de soutènement. L'eau qui en sort est précieusement recueillie dans un grand bassin maçonné. Le voilà bien le gîte à Anophèles, l'océan nourricier qui, en ses quelques décimètres carrés de superficie, peut abriter, élever, mener à parfaite éclosion des myriades de moustiques. Car il n'est pas besoin de marécages immenses pour loger une armée ou, pour mieux dire, une flotte de ces minuscules bestioles aageantes, de un à douze millimètres de longueur, que sont les larves d'Anophèles. De plus, si l'on songe que chaque femelle pond à la fois 200 ou 300 œufs, et qu'elle pond plusieurs fois pendant la saison chaude ; qu'un œuf, pondus sur l'eau, donne en deux jours une larve et que la larve devient en trois semaines un insecte adulte, on devine combien de générations successives d'Anophèles peuvent naître au creux de la plus petite source en quelques semaines d'été...

Les bassins d'arrosage de Barbicaja, alimentés goutte à goutte par les suintements avares de la colline pierreuse, voilà donc la vraie patrie des moustiques inoculateurs. L'eau en est d'un aspect fort innocent, avec ses pompons d'algues émeraude et sa mosaïque dense de lentilles d'eau. Ici, se vérifie encore une observation que nous avons déjà faite ailleurs. Comme les lentilles d'eau, dont le nom latin est fort joli : *lemna*, couvrent souvent, ainsi qu'un parquet, la surface entière de certaines mares, des savants avaient espéré qu'elles pourraient empêcher la vie des larves de moustiques. Les larves de moustiques, en effet, ne respirent pas, à l'image des poissons ou d'autres insectes aquatiques, l'air dissous dans l'eau, mais bien l'air atmosphérique et il leur faut, pour vivre, imiter la baleine et faire provision d'oxygène en montant de temps à autre à la surface de l'eau. Lorsque les larves de moustiques veulent respirer, elles viennent donc flotter à la



surface de l'eau et y font affleurer une sorte de périscope, appelé siphon respiratoire, qui est très court chez les Anophèles, fort long au contraire chez les Culex ou moustiques communs, non malarigènes. On profite, disons-le au passage, de cet acte nécessaire de la respiration aérienne des larves pour les empoisonner avec du pétrole. Le pétrole, étalé en couche très mince, en voile irisée à la surface de l'eau, obture les voies respiratoires des larves... Pour en revenir à nos *lemna*, on avait cru que leurs feuilles en radeaux formeraient un plafond continu que les siphons respiratoires des larves de moustiques ne pourraient traverser. Mais l'astuce des moustiques, même à l'état larvaire, est infinie : ils ont su trouver le défaut de ce plafond puisque l'observation nous a maintes et maintes fois montré, contrairement aux expériences réalisées dans les laboratoires, que, dans la nature, lentilles d'eau et larves d'Anophèles font très bon ménage ensemble. On ne trouve jamais, d'ailleurs, un tapis verdoyant de *lemna* sans accrocs, sans petites clairières d'eau libre.

Ainsi va-t-il des bassins de Barbicaja. A quelques pas de là, sous une voûte qui s'arrondit dans un mur de soutènement, une fontaine a été aménagée. Mais elle est fermée : l'eau est trop rare pour qu'on la laisse couler librement. Point de ruisseau gazouillant entre les pierres ; le murmure qu'on souhaiterait entendre est remplacé par la grande voix de la mer proche, par le souffle du vent du large qui passe dans les pins, les caroubiers et les oliviers d'argent. Et point de naïades rustiques. Hélas ! voici, à leur place, réfugiés dans l'ombre fraîche et bien abrités sous la voûte, de beaux exemplaires d'Anophèles adultes, des femelles encore gorgées de sang, ou le ventre déjà gonflé d'œufs blanchâtres. Elles appartiennent à la redoutable espèce *Anopheles maculipennis*, ainsi nommée parce que ses ailes sont tachetées. Cette espèce existe dans toute l'Europe et l'Amérique du nord. Dans le bassin méditerranéen, c'est un des plus dangereux propagateurs du paludisme, la seule espèce d'Anophèle, c'est-à-dire de transmetteur de paludisme, trouvée en Corse jusqu'à présent.

A côté de ces Anophèles au long dard, nous capturons aussi deux petits mouchérons piqueurs, au nom sinistre de phlébotomes ou « coupe-veines », mais à l'aspect fort innocent. Ce moucheron n'érige pas une longue trompe comme l'Anophèle ; son dard est court, mais sa piqure est plus douloureuse que celle du moustique. Son corps est couvert de duvet blanc, comme celui d'un papillon de nuit, d'où l'appellation de moth-midge, « moucheron papillon de nuit » que les Anglais lui ont donnée. Le duvet rend son vol silencieux,

d'où son nom italien de « pappataci ». Au repos, il porte ses ailes relevées, en V, et si on le chasse, il fait sur le mur de petits vols sautillants, semblables au saut d'une puce. Les exemplaires que nous avons pris dans la ferme de Barbicaja appartenaient à l'espèce *Phlebotomus perniciosus*.

Ces phlébotomes en certaines régions sont les agents transmetteurs de la dengue, de la maladie appelée dans l'Adriatique « la fièvre à pappataci, » de la fièvre de 7 jours. Nous avons montré à l'Institut Pasteur d'Alger qu'ils inoculent aussi le fâcheux bouton d'Orient.

A Barbicaja, les phlébotomes cèdent le pas, semble-t-il, à leurs compaignons les Anophèles. Nous avons eu, sous nos doigts, la trace des méfaits de ces derniers : une rate que la fièvre a démesurément grossie ; nous la trouverons encore, rentrés au laboratoire, dans les frottis minces de sang que portent les lames de verre. Notre premier contact avec le paludisme corse confirme tout ce que l'on sait de la transmission du mal.

..

Un peu plus loin, à la pointe de Scudo, sur la plage balayée pourtant par le vent marin, le père de famille est aussi porteur d'une grosse rate. Il a souffert de plusieurs forts accès de fièvre, cet été. Son fils, qui vient d'être soldat, a rapporté les fièvres de Cilicie, enrichissant ainsi le virus palustre corse d'un apport nouveau. Sa famille compte encore 9 enfants, mais, par crainte de la fièvre, on les a envoyés dans la montagne, à Vizzavona. Ainsi, dès nos premiers pas, nous nous trouvons en présence de ce fait corse d'une si grande importance économique, l'émigration saisonnière, si néfaste pour les travaux agricoles. Ici, sur ce flanc de rocher où l'eau est si rare, au milieu des olivettes et des orangeries ja-mieuses de Barbicaja, ne restent en été que ceux qui n'ont pas le moyen de fuir. Que sera-ce, quand nous verrons les larges plaines de la côte orientale où l'eau abondante dort au grand soleil de l'été ?...

Dans une 3<sup>e</sup> famille, C..., un bébé de 11 mois a déjà une grosse rate; la fièvre ne le quitte pas depuis 3 mois. Son unique frère, âgé de 3 ans, le père et la mère ont aussi une grosse rate.

Deux autres fermes de Barbicaja, que nous visitons encore, sont également hantées par les fièvres : Famille C.... le père, la mère et leurs trois garçons ont tous souffert du paludisme cette année. L'un d'eux a la rate hypertrophiée. Leur ferme est pourtant assez élevée sur la pente du rocher, et les gîtes à larves d'Anophèles sont bien réduits : au milieu des blocs éboulés, un mince suintement, trahi par le vert des algues,

remplit un trou d'eau grand comme le creux de la main, minuscule aquarium qui peut donner naissance à une armée de moustiques, bien plus qu'il n'en faut pour poignarder et inoculer les pauvres habitants de cette maisonnette, au moment où le sommeil lourd les livre sans défense à la piqure des voraces suceurs de sang.

Dans la ferme M..., c'est encore pis : le père et la mère sont fiévreux, ont tous deux la rate enflée. Leurs 5 enfants ont la fièvre tous les ans. A tous les cinq, nous trouvons encore une grosse rate. Et les Anophèles viennent tous du petit bassin couvert de *lemna* qu'il a bien fallu construire pour recueillir l'eau rare qui sort de la roche : sans cette eau pour arroser, comment vivraient des jardiniers ?

\* \*

Au soleil couchant nous quittons à regret ces rudes travailleurs de la terre, devenus si vite des amis, et nous reprenons le chemin d'Ajaccio, la ville aux palmiers, pareille à la Sélinonte de Virgile... *palmosa Selinus*. Le long de la mer retentissante, nous songeons aux méfaits des moustiques, bestioles infimes. Comment l'homme peut-il se dire le roi de la création ? S'il a survécu à l'auroch, au mammoth, au bison, s'il extermine peu à peu le lion et l'éléphant, il a trouvé ses maîtres dans la vulgaire mouche, le venimeux moustique, le rat ignoble. Sur cette bande de terre rocheuse où l'eau potable manque, quelques cuillerées d'eau stagnante suffisent à éterniser le règne du moustique. Il n'est pas jusqu'à cette mer empourprée par les derniers rayons du soleil qui ne contribue à assurer sa prééminence. Car toutes les anfractuosités que les vagues remplissent de leurs embruns dans les roches rouges, au niveau de la zone des balanes, sont hantées, en même temps que par les crabes, par des myriades de larves de moustiques. Vieux souvenirs qu'évoquent ces larves ! Nous les avons vues pour la première fois à Pointe-Pescade, près d'Alger, et les voici dans les trous d'eau des roches des Sanguinaires. L'évaporation y concentre l'eau de mer au point qu'on y trouve parfois 60 gr. de sel par litre, c'est-à-dire le double de la concentration du sel dans l'eau de la Méditerranée. Cependant les larves y vivent fort bien. Ce moustique est d'ailleurs un *Culex* : *Culex mariæ*, incapable de transmettre le paludisme à l'homme, mais dont la piqure est fort cuisante.

\* \*

Le résultat de notre première enquête est donc net : Dans un cas où le risque de paludisme semblait devoir être minimum, il est déjà considérable ; voici, en effet, le tableau qui résume les résultats des palpations de rates et des examens microscopiques de sang :





## ETUDES MINÉRALOGIQUES

## LA PIETRA QUADRATA, pierre de Corse (1).



L'Abbé de Germanes (2) a signalé une pierre dont

« ...le peuple de Corse dit des prodiges et qu'on trouve près  
« d'*Oreglia* et vulgairement appelée *Pietra Quadrata*, pierre carrée,  
« ayant la dureté du marbre, la pesanteur du plomb, la couleur du  
« fer brut. *Questa pietra deve essere Quadrata come un dado di*  
« *colore del ferro*. Le vrai est qu'elle est composée de nature ferru-  
« gineuse et reste en figure carrée semblable à un dé, quelque im-  
« pression qu'on lui donne ».

Dans le bassin de la Basse-Loire on trouve des Schistes avec des empreintes de végétaux houillers et de la houille anthraciteuse exploitée à Monseil où, dit M. Stanislas Meunier (3) « elle est associée à des roches détritiques, grés et « poudingues et surtout psammites, ainsi qu'un tuf porphyri-  
« que (euritine) connu sous le nom expressif de *pierre carrée* ».

Dans une note publiée dans le *Bulletin de la Société géologique de France* (4) M. A. Carpentier parle aussi du faciès du culm de la Basse Loire, que l'on trouve par exemple, à la carrière de Montjean, au lieu dit la Garene où il cite : « Schistes de pierre carrée à zones de calamites » et « la pierre carrée à gros éléments cristallins, feldspath ; passage à la microgranulite », et dans ses conclusions « les folioles et inflorescences des *zeillaria* paraissent avoir été trempées et figées sur place dans la boue qui est devenue le Schiste de pierre carrée ».

Or, dans le bassin d'Osani, en Corse, il existe des schistes avec empreintes de plantes houillères, accompagnées d'anthracite et l'on y trouve aussi des tufs porphyriques et l'euritine indiquée plus haut, qui est le résultat de porphyres conglomérés, si bien que l'on peut se demander si ce n'est pas du côté d'Osani que se trouve *Oreglia*. Je n'ai pu l'y trouver.

(1) Cet article, aujourd'hui posthume, nous fut remis par l'auteur de *La Géologie de la Corse* quelques mois avant la mort qui devait enlever inopinément notre regretté collaborateur à la science minéralogique et à ses nombreux amis (N. d. l. D.)

(2) Abbé de Germanes. *Histoire des révolutions de la Corse* depuis ses premiers habitants jusqu'à nos jours. Publiée à Paris, en 1771.

(3) St. Meunier. *Géologie*. Paris, 1908, p. 528.

(4) M. A. Carpentier. Notes d'excursions paléobotaniques à Chalonnès et Montjean (Maine-et Loire). *Bull. Soc. géol. Fr.*, 4<sup>e</sup> série, t. XIX<sup>e</sup>, p. 262, 1920.



D'après l'Abbé Germanes : « Les vertus qu'on attribue à cette pierre, « sont des fables ; comme celle de rendre infatigable à marcher ceux qui en ont d'attachées à leur jambe « gauche, en dedans et au-dessous du genou ». On peut croire que jamais personne n'aurait eu l'idée d'attacher à sa jambe gauche un fragment de tuf porphyrique avec l'espoir de se rendre infatigable à la marche. Enfin, si l'on ajoute que Jaussin a défini notre pierre carrée « une pierre appelée en italien *Pietra quadrata* qui contient beaucoup de fer et est « *astrigente* », (1) on renoncera à voir dans ces tufs porphyriques la pierre carrée de Corse.

On trouve dans les sédiments des schistes lustrés ou dans les roches vertes de la Corse, des cubes, de dimensions variées, qui ont nettement la forme d'un dé à jouer. Ils sont riches en fer, étant à l'état de bisulfure de fer appelé *pyrite martiale*. Les faces des cubes sont striées, ce qui est dû à une cristallisation trop rapide ; tout irait pour le mieux au point de vue de la cristallisation pour y reconnaître la *Pietra quadrata*, si la couleur des cubes n'était pas d'un jaune d'or, ce qui fait qu'avec le mica jaune, on peut dire de ces deux substances, que ce sont les mines d'or de l'ignorance. Notre pierre carrée ne peut donc être cette pyrite cubique, qui cependant a été très recherchée pour faire des briquets ou des bijoux : chatons de bagues, boutons,... et autres objets du même genre, pyrite appelée dans le commerce *Marcasite*, de composition un peu différente de la pyrite martiale. On a aussi utilisé la pyrite comme pierre à fusil et en guise de miroir dit *miroir des incas*, que l'on a trouvé dans les tombeaux des princes péruviens.

« C'était, en effet, une coutume de ces peuples, d'enfermer dans « les tombeaux de leurs souverains leur or, leur argent, leurs meubles et tout ce qui avait été employé à leur usage et le miroir qui « avait servi à leur toilette n'était pas oublié. »

Dans le groupe des oxydes de fer on rencontre quelquefois, en Corse, le fer spéculaire et l'hématite rouge ou sanguine. Cette dernière peut se présenter sous la forme de géodes qui sont tantôt pleines, tantôt avec un noyau mobile ou une matière pulvérulente au centre. Les anciens les recherchaient sous le nom d'*Oetite* ou de *Pierre d'aigle* et cela parce qu'ils pensaient que les aigles les portaient dans leurs nids, ces géodes ayant la propriété, d'après eux, de favoriser la ponte. Pline a écrit que celles qui avaient été retirées de ces nids devaient être seules regardées comme étant des remèdes ou des préservatifs contre de dangereuses maladies

(1) Jaussin, Louis Armand. *Mémoires historiques, militaires, politiques* (de 1738 à 1741) et *Histoire naturelle de la Corse*. Lausanne, 2 vol. in-12, et nouv. édition 1758-1750 et 1769. Voir t. 1. p. 422.



Mais qui a jamais trouvé l'Oetite dans un nid d'aigle ? Sans plus de succès, du reste, on en faisait aussi des amulettes que l'on portait au cou en les munissant d'un anneau et d'un ruban.

Dans son étude sur les origines du relief de la Corse, M. Deprat (1) fait remarquer que : « le fait d'avoir les sommets renflés en dômes à courbes molles, depuis la côte Ouest jusqu'au *couvent d'Oreglia*, devient la caractéristique des formes prises par les massifs de roches éruptives basiques. En deçà de ce couvent jusqu'à la côte orientale, les versants abaissés en pente douce jusqu'à la mer, montrent ensuite l'effet du modèle sur les schistes luisants plissés. Ces derniers dessinent un anticlinal normal à la zone axiale N. S. et à flancs réguliers plongeant les uns à l'Est sur la mer, les autres à l'Ouest sur les péridotites du Monte Castello. L'ensemble du Cap-Corse présente les mêmes caractères. »

Examinons la carte au 1 : 50000<sup>e</sup> et sur la commune de Cagnano nous trouverons le Monte Castello à l'Est duquel est le Couvent de l'Oveglia (c'est-à-dire Oreglia) qui d'après l'Abbé Germanes, est la région de la *Pietra Quadrata*. Enfin, d'après l'ingénieur Bellin (2).

« Dans le fief de Canari auprès d'un lieu appelé Oreglia, on trouve une matière ferrugineuse qui a une singularité qui lui est propre : c'est que de quelque façon qu'on la retire de terre ou des rochers, elle présente toujours une figure carrée comme un dé. »

De cette citation retenons : Dans le fief de Canari, parce que Canari est situé non loin de Cagnano où se trouve le couvent d'Oreglia ; c'est donc bien dans le Cap Corse qu'il faut rechercher la *Pietra Quadrata*. Cependant certains auteurs l'ont signalée dans le Fium Alto (3) et aux environs de Corte (4).

Le 1<sup>er</sup> janvier 1896, M. Th. Moureaux a trouvé que la déclinaison à St-Florent était de 11°46', de 12°2' au Col de Tèghime et de 12°55' à Bastia ; la déclinaison à la base du Cap Corse croît donc très rapidement de l'Ouest à l'Est ; il ajoute : « Bastia est, de toutes nos stations en Corse, celle qui présente le chiffre le plus élevé ; il est vrai que les observations correspondent à un état magnétique troublé, mais si l'on ramène au 1<sup>er</sup> janvier 1896 notre première observation du 25 avril 1887, faite au même point, en rase campagne, sur la colline qui domine au Nord, on obtient une déclinaison plus

(1) M. Deprat, *Les origines du relief de la Corse*, t. II, Revue de géographie, 1908.

(2) Bellin, *La description de l'île de Corse*, Paris F. Didot, 1769.

(3) E. Bergerat, *La Chasse au mouflon*, 1890, chap. 1<sup>er</sup>.

(4) Bellin, Loc. cit.

grande encore, le maximum anormal de Bastia n'est donc pas douteux. » (1) Doit-on voir en cela une action due à la masse de fer qui coupe de l'Ouest à l'est la presqu'île du Cap ? On sait en effet, qu'il y a à Pietranera de la limonite distribuée en rubans orientés E. O. et qui sont peut-être les chapeau de filons de minerais de fer ; que le fer oligiste est abondant à Farinole et qu'il se prolonge de l'Ouest à l'Est, de telle sorte qu'on le retrouve sur la Commune de Sisco, à l'état de fer spéculaire, intercalé en feuillets entre les Sédiments des schistes lustrés, par exemple, non loin du filon de la roche néo-volcanique de Porraccia. Avec ces oxydes de fer on trouve également la *Magnétite* disséminée dans ces Schistes sur les communes de Pietra Corbara et de Cagnano.

Cagnano, village bien intéressant pour les archéologues ; n'est-ce pas à l'est de Monte Castello qu'on a découvert en 1900, une nécropole au milieu d'éboulis de rochers de schistes verts amphiboliques ? A la suite d'une explosion d'une mine, nous dit M. Romagnoli (2) on vit apparaître des ossements humains mêlés à de nombreux objets en bronze ; ces ossements n'ont pas été conservés, le Juge de paix d'alors ayant donné l'ordre de les inhumér sans délai. Des hommes compétents ont pu cependant examiner quelques crânes et établir qu'ils présentaient les caractères de la race sous-brachycéphale ; tandis que les autochtones appartenaient sûrement à la race sous-dolichocéphale.

De nos jours « la population corse est encore très homogène au point de vue crâniométrique ; son indice moyen est de 76,58, ce qui la range dans la série des sous-dolichocéphales. Cette homogénéité prouve, par suite, qu'elle a subi peu de mélanges, comme les documents historiques l'avaient déjà fait supposer ». (3) (à suivre) D. HOLLANDE

---

## LES HISTORIENS DE LA CORSE

### POMMEREUL (de) : Histoire de l'Isle de Corse.

(fin)

---

Au surplus, médiocre homme de guerre malgré son activité et n'ayant jamais pu prendre aux Génois une place importante, plus malavisé encore dans ses négociations avec la France trop puissante rivale pour lui, diplomate trop vaniteux, trop plein d'amour-propre, craignant trop peut-être aussi au sujet de sa vie, pour entrer en composition loyale avec une nation qui ne pouvait manquer de l'écraser, s'il résistait

---

(1) M. Th. Moureaux. Distribution des éléments magnétiques en Corse au 1<sup>er</sup> janvier 1896, A. F. A. S. 30<sup>e</sup> session. Ajaccio, 1901.

(2) M. Ad. Romagnoli. *Relation sur une découverte archéologique*. Bastia, 1912. Impr. C. Piaggi.

(3) Bonaparte (Prince Roland). *Une excursion en Corse*. 1891.

et qui voulait apporter à la Corse la paix et la fortune, s'illusionnant sur l'appui de l'Angleterre fort occupée par ailleurs, et devant à ces fautes de n'avoir pas eu un meilleur destin : tel est le portrait de Paoli comme nous pouvons nous le représenter d'après Pommereul ; il n'y a pas un mot de haine ou de dénigrement ; l'écrivain, tout en n'oubliant jamais qu'il est français, essaie de dessiner avec impartialité cette figure héroïque et si originale ; il n'en cache pas les défauts, mais aussi souvent il ne tait point son admiration.

Dans ses dernières pages Pommereul indique les raisons politiques de l'annexion de la Corse et refute des préjugés défavorables qui ont cours à ce sujet, tout en rendant un nouvel hommage au ministre disgracié à qui elle est due. La Corse est en temps de guerre un point essentiel pour le commerce français dans le Levant ; à ce titre son acquisition est moins onéreuse que ne l'aurait été celle d'une île en Amérique et « on peut même avancer que la Corse est de toute manière plus essentielle à la France que ne l'était et ne l'aurait été le Canada » C'est le chef-d'œuvre de la politique d'avoir su empêcher les Anglais et les Autrichiens de nous troubler dans cette acquisition. Et c'est là-dessus que termine Pommereul : regrettons une fois pour toutes qu'il n'ait pas saisi l'occasion de montrer tous ces profits, autres que l'intérêt stratégique, qui pouvaient résulter de l'union de la Corse à la France, de nous rappeler que cette union, comme il nous l'a souvent fait pressentir, pouvait être pour les deux nations une source de profits très abondante et de rapports intellectuels et moraux des plus sincères : sa conclusion est trop unilatérale. Il eût pu dès le début de cette période nouvelle de l'histoire de la Corse orienter plus fortement et plus précisément l'opinion française vers la Corse.

Dans les cent quatre-vingts pages que contient encore le second tome, Pommereul dispose à la suite les unes des autres des annexes qu'il aurait pu facilement insérer et incorporer dans son histoire. Successivement il nous parlera de la milice corse, du clergé, des finances, de l'ancienne législation, de celle de Paoli, de celle d'à présent, des grands hommes ; il nous fera cette fois un portrait de Paoli et enfin il terminera par la chronique des deux campagnes de 1768 et 1769. Sa méthode historique est la même qu'auparavant : le fait l'invite toujours à blâmer ou à louer, à raisonner et à donner son opinion ; il est homme d'état et administrateur plutôt qu'historien.

Sur la milice, il indique que ce peuple toujours en armes n'a jamais eu d'armée proprement dite avant Paoli ; il indi-

que par le détail ce qu'a fait ici Paoli (1) il le loue en particulier d'avoir institué pour ceux qui se sont distingués au combat ou qui sont morts glorieusement ce que nous appellerions aujourd'hui la citation à l'ordre du jour, honneur bien plus sincère que la mensongère oraison funèbre. Il a à cœur aussi de laver les Corses du reproche injuste de lâcheté, il prouve au contraire que ces soldats improvisés sont très faciles à dresser, très courageux, et capables de supporter la souffrance et la mort avec le plus grand stoïcisme.

Dans son étude sur le clergé corse, Pommereul note avec soin la grande influence des ecclésiastiques ; il la trouve abusive, contraire à la raison, conforme au despotisme de Rome cette ville « qui pendant ses deux différentes périodes de grandeurs n'a régné que par des attentats et n'a dominé le genre humain que pour l'abrutir ou le tyranniser ; » il s'étonne que ce soient ces ministres de paix et de charité, qui aient fomenté toutes les séditions depuis 1729 : ils ont été plus citoyens que prêtres donnant ainsi peut-être un modèle à suivre à d'autres, mais délaissant toutefois ainsi leur sacré ministère. On voit que sur ce chapitre Pommereul est difficile à contenter. Enfin l'espoir que le clergé corse est désormais soumis comme le clergé français à la constitution de 1682, c'est-à-dire aux lois et au prince, et plus redoutable pour Rome, lui apporte quelque tranquillité.

Pommereul passe ensuite aux moyens qu'a employés Paoli, né pauvre, pour se procurer l'argent nécessaire à son gouvernement. Il indique d'abord une assez forte somme extorquée, ou peu s'en faut, au grand maître de l'ordre de Malte et des souscriptions reçues d'Angleterre, puis la saisie du temporel des évêques, puis toutes sortes d'impôts (papier timbré, fermes des greffes, du sel, amendes, confiscation des biens des criminels, droits de pavillon, saisies en mer, etc...) Il s'y ajoute au besoin des quêtes, des perquisitions, l'emploi d'une monnaie de mauvais aloi, et dans les derniers temps encore des subsides anglais : Paoli a été le souverain maître des finances ; jamais contrôlé, ce qui est de tous les abus le plus nuisible à la liberté, il a dû se ménager pour sa retraite au moins cent mille livres de rente. Le système actuel des finances corses amène Pommereul tantôt à louer, par exemple : perception de la dîme ou entretien des chemins, tantôt à critiquer, quand il s'agit de la corvée ou de l'expropriation des terrains occupés par les chemins.

L'exposé très court des anciennes lois de la Corse, sauf en de certaines dispositions comme l'héritage des bâtards « où

---

(1) Il commet sans doute une erreur de date quand il parle de l'ordonnance militaire de 1778.



le statut de la Corse paraît plus conforme aux lois de la nature que toutes nos coutumes », prouve une fois de plus que l'administration génoise était une odieuse tyrannie et que les révoltes des Corses étaient justes.

Le gouvernement civil de la Corse sous le généralat de Paoli est étudié sous ces rubriques : podestats et pères du commun, magistrats provinciaux, rote civile, syndicat, junta de guerre ou syndicat d'observation, général et conseil suprême, consulte générale ; c'est en somme moins un gouvernement démocratique qu'une aristocratie tempérée, mais où l'on voit dominer la volonté d'un seul.

Dans l'administration actuelle de la justice en Corse, Pommereul a soin de noter qu'en principe elle est la même que celle de France ; cependant des dérogations, qu'on rapportera dès que possible, ont paru nécessaires en raison des événements. L'administration de la justice y est d'une simplicité inconnue hélas ! en France ; il n'y a que deux degrés de juridiction, au civil et au criminel ; pas de vénalité des charges ; élection des podestats qui sont juges de première instance civile et chefs de l'administration municipale et financière ; « puissent les Corses longtemps jouir de tous les bienfaits d'un gouvernement sage et modéré ! ».

Le petit nombre des grands hommes corses n'est dû qu'au mauvais gouvernement des Génois, car le Corse est intelligent, spirituel, fin, éloquent ; le moindre paysan s'y entend beaucoup mieux en politique que beaucoup de nos beaux esprits. Les noms illustres cités par Pommereul sont ceux de San Pietro, des maréchaux d'Ornano, de dom Louis Giafferri, de Léonard de Casa-Nova, des frères de Libertat, des Gaspari, de Ziccavo, d'Hercule Macone, d'Héracinte Péri, de Bernardin Christini de Giovellina, de Vinaldo de Canali de Campoloro, de François Ange, de Vico, du pape Formose Corso, des écrivains tels que Petrus Cyrneus, Philippini, J. de la Grossa, Ignace Cardini, enfin des Gafforio, des Paoli, des Orticoni, des Salvini, parmi ceux d'aujourd'hui. En général moins de savants et de lettrés, quoiqu'il faille beaucoup attendre de la pacification et de l'académie, protégée par M. de Cursay, que d'hommes de guerre, quand ceux-ci ont mis leurs armes au service des princes étrangers.

Quel gouvernement convient le mieux aux Corses ? se demande ensuite Pommereul. Assurément pas celui de la démocratie, car la Corse est trop étendue pour que le peuple y puisse être magistrat, ni non plus la monarchie, car un roi consomme trop pour un pays si dénué. L'aristocratie tempérée eût mieux convenu, mais sous le généralat de Paoli il n'y avait plus de liberté, puisque finances et emplois, convocation

de la consulte étaient à sa discrétion et qu'il pouvait corrompre les représentants du peuple. La liberté, après les Génois chassés, ne pouvait être qu'une chimère pour les CorSES. Eussent-ils formé un état militaire pour secouer le despotisme de Gènes qu'ils eussent langui sous un pire despotisme. En somme le meilleur gouvernement de la Corse, c'est la France qui le lui offre : « que ne peuvent-ils devenir sous le plus doux des gouvernements, si perdant de leurs préjugés, de leur orgueil et de leur extrême faiblesse, ils savent profiter de l'heureuse situation de leur île, pour s'y adonner au commerce, que la fertilité d'une terre qui ne fait que gratter et ensemençer pour la vigne se couvrir d'abondantes moissons, peut leur rendre si avantageux ! » *o fortunatos nimium*...

Dans le portrait qu'il fait ici de Pascal Paoli, Pommereul regarde de plus près son personnage dans sa vie privée et dans son physique : il y a la quatorze pages d'un travail conscientieux et de bonne foi. C'est là peut-être, a-t-on remarqué un des morceaux qui appartiendraient le plus sûrement à Pommereul. Pour Pommereul, Paoli est incontestablement une sorte d'usurpateur qui parle au nom de la liberté mais crée à son profit la tyrannie :

Il n'a pas sur son front placé le diadème,  
Mais sous un autre nom n'est-il pas roi lui-même ?

Et peut-être par là Pommereul cherche-t-il à désabuser certains CorSES de leur amour pour lui, mais Paoli n'est pas moins un grand homme, dont les qualités sont admirables, qu'il est absurde de comparer, comme on l'a fait, à César ou à Mahomet, à qui on aurait tort de reprocher même de n'être pas mort les armes à la main et dont c'est la gloire éternelle d'avoir délivré la Corse du joug odieux des Génois et de l'avoir mieux gouvernée qu'aucun des chefs qui l'avaient précédé.

Le récit des deux campagnes de 1768 et de 1769 est écrit de façon nette et agréable. Modestement Pommereul s'en déclare incapable et aurait voulu laisser la plume à M. de Guibert qui, tacticien distingué et attaché à la personne du comte de Vaux, était le mieux qualifié.

Il se défend aussi de l'accusation possible de partialité ou d'indiscrétion. Au vrai, sa narration, si elle insiste davantage sur les actes des Français, faute de documents sur ceux des CorSES, ne cache rien des qualités de ceux-ci. Ils furent braves et leur cri de ralliement : *Patria e libertà* vaut mieux que Montjoie et Saint-Denis et est le plus noble qui puisse exciter les guerriers. S'ils furent vaincus, c'est que d'abord les Français furent en grand nombre, c'est qu'aussi la discipline leur manquait et que la trahison agit parmi eux. Les Français

avaient en outre pour eux l'intelligence de leurs chefs, si l'on excepte le marquis de Chauvelin qui fut malheureux dans toutes ses entreprises, faits de guerre, négociations officielles ou tractations occultes. Le comte de Marbœuf au début, le comte de Vaux pour terminer eurent un plan de guerre qui devait triompher. Ils avaient pour les tenir des troupes disciplinées, ne reculant devant aucune fatigue, faciles à reprendre en main après les découragements subits qui naissent de l'insuccès, conduites au feu par des officiers instruits de l'art de la guerre et payant à chaque instant de leur personne, véritables entraîneurs d'hommes qui déjà savent plus obtenir par l'exemple qu'ils donnent que par le mécanisme de la discipline. En dernier lieu l'artillerie fournit aux Français une aide efficace ; c'était la première fois que le système à la Gribeauval était mis à l'épreuve ; très discuté à cette époque et par les militaires les plus haut placés, il finit cependant par l'emporter sans qu'on eût songé à tirer argument de son succès en Corse ! Ainsi la victoire devait appartenir aux Français et Paoli dont la fuite a été ménagée pour on ne sait quelles raisons diplomatiques, eût été sage de ne pas tenter une résistance inutile. Le comte de Vaux n'en mérite pas moins de gloire d'avoir en moins de quarante jours conquis une province d'un si vaste territoire. En 1743, le comte de Maillebois opérant au compte de Gênes avait retiré de cette conquête le bâton de maréchal. En 1769 le comte de Vaux qui combat pour la France, avec des troupes supérieures certes à celles de Maillebois, mais contre les milices de Paoli autrement nombreuses et disciplinées n'a pas moins de droits à cette haute marque de reconnaissance.

On voit par cette étude quel profit les contemporains pouvaient trouver de la lecture de Pommereul. Ce qui lui manque le plus, on l'a vu, c'est l'ordre, c'est l'art de construire de façon à imposer ses conclusions. Ses idées, au lieu de faire bloc, sont dispersées ; et pour celles qui sont chimériques on le regrette peu, parce qu'elles risquent de passer inaperçues, par contre toutes les observations intelligentes suggérées à l'écrivain par son séjour en Corse, par son esprit généreux formé à l'école de Montesquieu, de Voltaire, des philosophes et économistes du temps, n'ont pas le relief qui les recommanderait et les imposerait à l'opinion publique. Tel qu'il est toutefois, son livre est de ceux qui font honneur à leur auteur et, si l'on a égard aux circonstances et à l'époque où il a été écrit et publié, on ne peut que le louer de donner de la Corse soumise et vaincue un tableau si sympathique et si humain.

G. COURTILLIER.

## LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE

LEAR (Edward), *Journal of a Landscape Painter.**Un paysagiste Anglais en Corse (1)*

Après avoir visité la Crète, la Grèce, l'Albanie et l'Italie, Edward Lear, artiste et rentier, fit la Corse. Il nous a laissé de son voyage le *Journal d'un paysagiste*, gros volume d'intérêt inégal mais que son luxe d'illustrations, quarante planches et quarante vignettes, met au premier rang de la documentation corcise.

Pa. ti au début d'avril 1868, il fut accueilli par un Ajaccio sans soleil, froid, venteux, sans architecture, sans couleur. Ah, ce n'est plus le port italien ou oriental ! Les femmes sont graves, les hommes sont graves et flânent les mains dans les poches comme des portefaix oisifs. L'hôtel est sale, si le déjeuner y est excellent. Lear est triste, s'acclimate mal dans cette nature noire et furieuse.

Mais l'impression, nous le savions déjà, ne pouvait être que passagère. A mesure que les nues se lèvent et que la végétation luxuriante, si différente de celle de Cannes, s'impose à ses yeux et à son imagination ; encouragé aussi par une Miss C... (probablement l'apôtre d'Ajaccio, Miss Campbell), l'espoir revient à ce cœur de cinquante-six ans et à l'artiste la joie de manier son crayon. Il voit les montagnes comme un « mur d'opale », le golfe ajaccien comme un décor d'éternité, « à l'abri de tout changement » ; fasciné comme les autres à son tour, il nolise une calèche et part avec son valet suliotte à la découverte du paysage.

D'Ajaccio, quartier général, il fait trois tours successifs. La voiture, que traînent des chevaux-rats, le hisse au-dessus de Saint-Antoine, « grandiose comme le Sinaï », l'entraîne par des paysages albanais en vue du Mont Renoso en feu, par la gravité « poussinesque » de Cauro, où un peintre pourrait rester des mois. Cet homme qui n'est pas éloquent ne sait comment admirer. Où se tourner, où s'arrêter ? Tout l'emballé, tout le charme : la ligne grandiose du paysage corse unie au fini, au ciselé du détail, les oiseaux, les fleurs, la verdure surtout, la fraîcheur, les chèvres noires, les bergers, les bergères, les visions d'Hellade à chaque tournant.

Rapide voyageur, il saisit les ressemblances au passage : Olmeto, c'est Delphes. Ce tombeau corse, c'est le pilier d'Ab-

(1) *Journal of a Landscape Painter in Corsica*, par Edward Lear, 1 fort vol. gr. in-8, 272 p. avec 40 pl. sur pap. spécial et 40 vignettes ; London, 1870 ; rare.



salon dans la vallée de Josaphat. Et Sartène, grandiose, imposante, lui rappelle Argyro-Kastro. Il sent à Bonifacio l'encombrement de la citadelle, fixe, du couvent de la Trinité, les homériques couleurs des bouches et des côtes, que hantent les cormorans. C'est bien cela, la grandeur solennelle et classique, l'impression de « bout du monde », et Porto-Vecchio tel que nous l'avons vu, lugubrement sauvage et piteusement délabré. Dans la jungle de la plaine orientale, c'est bien la sensation délicieuse d'élargissement, la glorieuse beauté de la plaine ouverte, l'horizon de hauteur et de mer, comme la Thessalie ou la campagne de Rome ; c'est Ghisonnaccia, sale, Zonza, gracieuse comme son nom, le col de Pietrapola sinueux et vert, tel un coin de Devonshire. Et voici qu'au cours de sa deuxième randonnée (c'est en mai, un mai mélancolique) l'artiste découvre la joie (nouvelle en Corse) de Cargèse l'hellène, et, montant de bonheur en bonheur, la Piana, magnifique comme Céphalonie, vision toute de rêve avec ses superbes alternances de lumière et d'ombre, Vergio et le Niolo, et l'obsédante, tranquillissante béatitude de verdure.

Le 16 mai 1868, Ajaccio, où rentre Lear, sent mauvais. Hélas ! Pour la dernière fois il reprend le pèlerinage. Tout reste triste et muet, mais quelle énorme magnificence que l'Alpe corse ! Le Monte d'Oro ne l'impressionne pas moins que la Jungfrau, vue de Wenger Alp. Il va vite, toujours, voit Corte dans son site divin, maudit la plèbe qui l'empêche de dormir en fêtant bruyamment l'inauguration de la statue du duc de Padoue, craint la fièvre, fuit le cloaque vénérable, en dépit de l'attrait des filles blondes. Mais la majesté romaine d'Aleria, « ouverte au monde », et la joliesse de Vescovato l'italienne, cachée dans les bois près des ruisseaux !

Bastia, la cité blanche, lui semble tout mouvement et tout vie, comme Livourne ou Naples, le Cap Corse verdoyant et fertile. Rien n'a changé. Les marines lui révélèrent ainsi qu'à nous leur romance, les montagnes du Sud leur fantôme de perle, la mer, du haut de Teghime, sa robe de satin gris-bleu. Avapessa était vivante et gaie, la Balagne un paysage de Claude. Calvi se drapait dans sa décadence, Algayola en son abandon.

Après avoir diné avec l'amiral Jurien de la Gravière et le préfet Géry, Lear, le 5 juin, debout au pont de *l'Insulaire*, revit l'Estérel parfait, mais le cœur et l'esprit pleins du spectacle inoubliable de la Corse. Il avait consigné dans ses notes l'excellence de la petite auberge campagnarde, la sûre hardiesse des routes, la politesse des habitants, l'éducation des enfants,

civils sans être timides, et l'intelligence des hommes, au courant de la politique extérieure et de la situation européenne.

\*  
\*  
\*

Surtout, Lear rapportait dans ses malles une riche cargaison de dessins ; si sa plume trébuche parfois, son burin est sûr, exprime sa joie sans entraves. Qu'il nous promène d'Ajaccio grave à la dégringolade ensoleillée des rocs de Saint-Antoine : qu'il perche Olmato sur sa colline, où campe Sartène la Berbère dans le feu du jour ou le deuil d'un nuage, jamais il n'erre, jamais il n'est infidèle à la norme. La Corse tombe sous son regard, Bonifacio solitaire en son fjord, la plaine d'espace de Fiumorbo. Qu'il fait bon le suivre sur le Travo mélancolique du soir, revoir avec lui la perfection de Porto ! Chaque gravure est un enchantement neuf. C'est Vico dans sa coupe de montagne. Bocognano comme un bocage, et Corte l'ensorceleuse, (vue de loin), frémissante citadelle de liberté, Corte capitale, aux figures changeantes, héroïque, indolente, féminine, capricieuse ; le féerique décor de Vesco-vato dans les branches, la bucolique Luri.

Mais l'artiste s'est surpassé dans la forêt. Plus peut-être qu'aucun autre corsisant, il a adoré la couronne de feuilles qui parfait la beauté de l'Eden corse. Il a vu la forêt de Spedale, celle de Sorba, si mignonne, celle de Marmano. Il s'est perdu au monde végétal d'Aïtone, il s'est tu d'émoi devant Valdoniello titanesque, trop grand pour être enfermé dans un dessin. Et Bavella surtout l'enthousiasme, avec ses arrière-plans de rochers, ses animaux, ses oiseaux. La poésie lui a jailli du cœur et presque des lèvres au spectacle de l'Incudine, belle comme le Sinaï, des aiguilles gigantesques des pins, de la majesté ineffable de cet étonnant amphithéâtre, de cette solennité intense, de cette oasis de pure beauté. Jamais, dit-il, il n'a rien vu d'aussi beau, même pas les pins de l'Eubée. Et les superbes dessins qu'il en a rapportés : conques de verdure, allées de géants conduisant au cœur des montagnes, vers une perspective de clochers surhumains, disent assez quel démon le prit aux entrailles au spectacle de ces incomparables merveilles.

La forêt corse ! Les songes les plus fous du peintre, s'écrie Lear, n'égaleront pas en magnificence ces réalités. Elle seule vaut le voyage. De l'avoir glorifiée dans ses gravures constitue pour l'artiste anglais un titre à notre reconnaissance, en ces temps durs surtout où, si l'opinion n'intervenait pas, le mercantilisme et la veulerie officielle eussent vite fait de laisser s'effriter cet inestimable patrimoine de la nation.

Paul CHAUVET

## COUTUMES CORSES D'ANTAN ET D'AUJOURD'HUI

COLONNA de CESARI ROCCA, *La Vendetta*<sup>(1)</sup>

La Corse est un pays où de petites causes suffisent pour engendrer de grands effets. Une simple querelle entre des bergers pour un mouton disparu peut jeter des clans et des régions entières dans des luttes sans issue comme sans merci. C'est ainsi que Domenico Sorba, ambassadeur de Gênes à Paris, en achetant la femme de chambre de Mme de Grammont, laquelle avait de l'influence sur le ministre Choiseul, qui, de son côté, en avait sur Louis XV, fit décider une guerre d'où il résulta que Napoléon parlerait français et mourrait à Sainte-Hélène. Il est évident que d'autres éléments conspirèrent pour faire de la Corse une province du royaume de France, mais le geste de Sorba n'en fut pas moins une sorte de point capital. Grâce aux hasards d'une élection pour un grade dans la garde nationale, Pozzo di Borgo fit de l'Europe un maquis où, pendant un quart de siècle, il poursuivit de son implacable vengeance le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna. A propos d'un coq, il y eut dans un village un enfant tué et deux ans de représailles. L'inimitié qui régna entre les Rocchini et les Toffani eut pour origine la mort d'un chien. « Vers 1880, un individu nommé Rocchini trouva son chien expirant devant la maison Toffani. Le lendemain, il assommait à son tour un chien appartenant à cette demeure. Quelques jours se passent. Cette fois, ce n'est plus un chien, mais un Rocchini que l'on trouve mort. Un Rocchini vaut un Toffani. La lutte commence. Rocchini par-ci, Toffani par-là, ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un seul, un Rocchini que l'on guillotina sur la place publique de Sartène. »

M. Colonna de Cesari Rocca étudie ensuite la vendetta dans l'histoire et dans les mœurs. Il est certain que la tendance qu'ont les Corses de se venger provient de mœurs qui furent en usage également en Italie et en Espagne durant tout le moyen-âge, où on était trop souvent contraint de défendre soi-même ses droits, et par tous les moyens. En Corse, la vendetta ne tarda pas de se différencier, grâce aux caractères essentiels dus à la situation, à la nature de son sol, à son état social et à ses évolutions politiques. La Corse fut longtemps

(1) Rappelons, avec un souvenir tristement ému, que l'auteur de cet ouvrage et celui du compte-rendu, tous deux prématurément disparus, étaient d'actifs collaborateurs et des amis dévoués de la *Revue* (N. d. l. D.)

dépourvue de relations avec le continent. La légende d'Orso Alamanno qui fut tué pour avoir voulu user et abuser des droits du seigneur touchant les jeunes mariées, démontre que les coutumes vexatoires des Germains et des Francs ne purent être imposées aux Corses. Ce fut grâce à la politique de Gênes que chacun eut son arquebuse à rouet dans l'île, et que force homicides se commirent. La justification de la révolution en Corse explique comment l'impunité était assurée à tous ceux qui disposaient de moyens pécuniaires, si bien que les individus offensés voyant l'offenseur promener insolemment sous leurs yeux son audace impunie, se rendaient par eux-mêmes cette justice que le gouvernement leur avait refusée. « Toutes les inimitiés en Corse », écrivait à Chauvelin le marquis de Cursay, « doivent être attribuées à la République qui ne châtiât aucun crime et absolvait tous les coupables pour de l'argent ». La vendetta donna ainsi naissance au banditisme.

Quand un homme avait péri de male mort, le sang versé appelait du sang et la guerre était ouverte. On s'avertissait mutuellement par une formule sacramentelle : Je me garde, garde-toi. « Le Corse », dit Paul de Saint-Victor, « conserva toujours jusque dans son crime une grandeur native ; la carabine de ces bandits avait à sa manière l'honneur de l'épée du duel. Une sorte de droit des gens réglait la guerre de vendetta ; elle avait ses cartels, ses défis, ses délais, ses trêves, ses lieux d'asile. Les clauses de ce code des buissons furent toujours observées avec une loyauté scrupuleuse ». On pouvait refuser l'inimitié ; il suffisait pour cela de ne porter ni fusil, ni pistolet, ni autres armes. Des *parolanti* ou *paceri* (conciliateurs) s'entremettaient au besoin pour empêcher la vendetta. S'ils échouaient, la situation des familles ennemies devenait épouvantable. Il fallait s'enfermer chez soi ou ne sortir qu'en prenant les plus grandes précautions. Les ouvertures étaient à moitié murées comme celles des monastères et défendues par des mâchicoulis ; les jardins étaient entourés de remparts ; la terrasse bâtie au-dessus du toit était protégée par un parapet crénelé. Dans plusieurs localités, les habitations comportaient un four et un puits, afin qu'en cas de siège on put sans sortir faire face à tous les besoins du ménage ; et c'est ainsi que dans certains villages des générations presque entières passèrent sans prendre aucune part à la vie sociale. Tout ceci est fort curieux, et l'auteur a traité son sujet de main de maître. Il termine en parlant du justicier Giudice de Cinarca et en nous racontant l'histoire de Ferrando di Quenza et celle non moins émouvante de Nasone, pages qui sont à lire, comme beaucoup plus intéressantes que certains romans.



Nasone était un Corse qui, abandonnant sa piève natale, alla vers 1852 s'installer à San Martino di Leta, non loin de Bastia. Cet homme ne tarda pas à devenir antipathique à la population qui lui avait donné le surnom de Nasone, en raison des dimensions exagérées du nez qu'il arborait. Une double d'Oscar Piton, quoi ! Un jour, Nasone défendit à un de ses voisins de traverser sa plus belle vigne. Celui-ci prétendant avoir le droit de passage, un procès eut lieu. Nasone le gagna, et ce fut la vendetta. Le pauvre émigré dut se retrancher dans sa demeure. Pendant trois ans il subit une sorte de supplice, car il eut successivement la gorge atteinte, le crâne fendu et la main fracassée, pour recevoir enfin une balle qui, entrée dans l'œil, lui sortit par l'oreille. Nasone n'en mourut point, mais c'en était trop ! Il courut habiter un des quartiers populeux de Bastia, et alors ses récoltes furent ravagées ; même, on essaya de brûler sa grange. Il s'avoua vaincu et demanda à capituler. Son bourreau daigna accepter d'entrer en pourparlers et fixa à telles conditions la paix dont pourrait jouir Nasone : qu'il eût à *accorder le passage interdit*, à payer les frais du procès, et en outre, à lui verser 1200 francs afin de lui donner les moyens de gagner l'Amérique. Nasone, ayant consenti, put vivre tranquille désormais ; toutefois, cette persécution vraiment démoniaque avait eu sur lui une répercussion terrible : il suffisait d'un froissement insolite de feuillages, ou d'un pas retentissant derrière lui, pour secouer aussitôt d'un tremblement nerveux sa stature pourtant colossale... Dans son enfer, Dante n'a pas su imaginer, en dépit de son génie, cette torture-là. (1)

LUCIEN BRIET

## IMPRESSIONS DE CORSE

## CURSUS VITÆ... en Corse. (2)

Il n'est pas de traversée, fut-elle de quelques heures, qui ne donne, mieux qu'aucun autre voyage, l'impression d'un départ définitif, d'un long arrêt dans l'existence. Et quand la traversée n'est pas assez longue pour que l'on s'installe à bord en s'y créant de nouvelles habitudes, si l'on ne demeure en mer qu'un jour ou deux, voire seulement quelques heures, peut-être trouve-t-on mieux encore, dans ce simple passage, une occasion fortuite de se recueillir et de s'interroger.

(1) *La vendetta dans l'Histoire et dans les mœurs*, 1 vol. in-18 broch. couv. très illustrée, 1908, prix : 2 fr. franco, 2.50.

(2) L'auteur de cette promenade philosophique, qui voile sous des initiales sa personnalité littéraire, s'est fait remarquer depuis longtemps dans diverses publications telles que : *La Famille*, *La Revue Française*, etc. Ses articles historiques et ses nouvelles sentimentales lui ont ouvert l'entrée et assuré une place honorable dans la « Société des gens de Lettres ». (N. d. l. D.).

De Marseille à Ajaccio, la traversée est rarement calme. Sur le pont, à peu près désert, on peut alors goûter ce bienfait de la solitude complète, l'impression rare, si douce ou si redoutée, de se trouver devant soi-même. Il n'y a plus d'amis, plus d'importuns, plus même d'indifférents, le monde a disparu, tout est loin, et entre le ciel et l'eau, on est si peu de chose !....

Demain, s'il plaît à Dieu, l'existence recommencera, le mécanisme de vie habituel se remettra en mouvement ; et puisque ce sera sur une terre nouvelle, n'essaiera-t-on pas d'être renouvelé soi-même ? Cette excursion magnifique à travers la Corse diverse et parfumée, ne pourrait-elle se comparer, avec ses haltes successives, à toute une existence, à une existence refaite, pieusement appliquée au beau et au bien ? N'aimerait-on pas se donner l'illusion d'une heureuse course de vie, sur cette terre violente et douce où tout se rassemble pour former la plus belle trame de souvenirs vécus ?

Le voyage en mer, facile aux uns, pénible aux autres, comme l'entrée dans la vie, se termine à l'aube, dans le golfe d'Ajaccio. Les îles Sanguinaires, aperçues au passage, dans la demi-lumière, ont laissé dans l'esprit la trace vague et séduisante des impressions d'enfance ; mais le jour naissant a déjà coloré le beau golfe, et, dans ce cadre harmonieux que l'œil embrasse aisément, la lumière neuve fait apparaître toutes choses sous un aspect éclatant et familier.

Quelle douceur unique offre cette arrivée à Ajaccio, au matin d'un jour de printemps, devant la ville endormie, dont le silence semble celui d'un pays de rêve où l'on va s'éveiller pour le bonheur !

Puisque ce matin vermeil est comme l'aube de notre vie, regardons avec une âme enfantine et simple tout ce qui surprend nos yeux émerveillés, tandis que le branle-bas de l'arrivée se précipite autour de nous, importun comme les soucis matériels qui ne nous touchent pas encore. Le bateau s'est rangé contre le quai aux dalles blanches, spacieux et désert ; quelques jolies maisons s'approchent du rivage, les autres que l'on devine se cachent derrière les palmiers ; plus loin, la plage dorée s'étend sous la caresse des petites vagues, puis les villas deviennent rares, c'est alors l'envahissement de la verdure qui descend jusqu'à la mer, pour remonter au flanc des montagnes élancées jusqu'aux cimes en pointe, toutes sombres dans l'air bleu.

Ajaccio est-elle ville ou village ? Ni l'un ni l'autre, et à part les hautes maisons du cours Napoléon, l'artère centrale de la vie ajaccienne, et le quartier de ruelles génoises où se blottit la maison Bonaparte, elle donne l'impression d'une station d'hiver, parfumée de beaux jardins épanouis dans la lumière.

Et qu'il est distrayant de sortir, de regarder, d'écouter ! Au long du rivage, sur la route des Sanguinaires, on marche entre les vergers d'oliviers, mal entourés de murs bas en pierres sèches, et les figuiers de Barbarie que l'on prendrait pour des cactus, sans leurs épines et leurs fruits redoutables; les yuccas découpent sur la mer l'élégance de leurs stipes grêles, et de curieux petits édifices, entourés de cyprès, s'élèvent de ci de là, parmi les oliviers et les prairies d'asphodèles.

Rien ne donne mieux l'idée du lien entre le passé et le présent, de la continuité des traditions qui rendent solidaires ceux qui furent et ceux qui sont, que ces mausolées de famille où les Ajacciens mènent dormir leurs morts sur ce rivage, parmi l'activité des vivants. Que de pensées doivent assaillir au passage ceux auxquels sont familiers les noms inscrits sur ces temples !

Mais voici qu'au détour de la route, une chapelle presque abandonnée va faire se lever le plus grand des souvenirs, et devant nous, en pensée, nous allons voir marcher deux adolescents :

« Nos promenades avec Napoléon, dit le roi Joseph dans ses Mémoires, se prolongeaient sur le rivage et la mer, bien au-delà de la *chapelle des Grecs*, en côtoyant un golfe aussi beau que celui de Naples, dans un pays embaumé par les exhalaisons des myrtes et des orangers... »

Tout parle de Lui ici, de sa naissance sur le canapé devenu historique, de son enfance parmi ses frères et sœurs, de ses rêveries dans la grotte qui domine le golfe, de sa jeunesse appliquée et volontaire dans la petite maison Bonaparte où l'on a fait revivre la simplicité élégante d'une noblesse digne et modeste.

La fontaine de Salario, d'où la vue est si belle, à l'entrée du maquis, a-t-elle, un jour, étanché sa soif au retour d'une course solitaire ? Les orangers qui ploient sous leurs fruits d'or, au fond des vergers d'Ajaccio, ont-ils reçu sa visite d'enfant convoiteur et charmé ?

Les montagnes même qui ont protégé cette songeuse enfance n'ont-elles pas été ses premières éducatrices, en lui donnant, de leur élan net et rapide dans l'azur, le sens des décisions immédiates, et le désir des grands coups d'ailes, et l'ambition de s'isoler très haut, en plein ciel, en pleine gloire ?

Dans cette histoire plus belle qu'une légende, l'enchanteur maudit a aussi son rôle, car tout là-haut, sur une cime, le souvenir demeure de la plus illustre des vendettas, et le château de Pozzo di Borgo où sont encastrées des pierres du Palais des Tuileries, rappelle à la petite « casa Buonaparte » que l'adversaire de Napoléon n'a pas été vaincu.

Mais la vie nous entraîne, le voyage se poursuit. Laissons ce coin véritablement enchanteur dont le souvenir ne nous quittera plus, d'où nous emportons, pour le reste de la course de si beaux souvenirs, de profondes pensées, et déjà un aperçu de tout ce que l'existence peut renfermer d'ambitions, de haines, de triomphes et d'amertumes. Qu'importe ? Conservez notre bagage d'idéal, avec la vision du golfe tranquille et bleu, préparons-nous aux ascensions prochaines, partons pour la vie, suivant le conseil d'un moraliste, « comme on va au feu, bravement, sans se demander comment on reviendra, et si on est mortellement blessé, croyons qu'il y a quelqu'un qui voit nos blessures ».

Nous voilà maintenant à travers le maquis ; notre ardeur d'adolescents s'y enivre de parfums capiteux et poivrés ; le ciste et le laurier, la grande bruyère blanche, le myrte, le lentisque et l'arbousier forment autour de nous comme un monde mystérieux où nous devinons des abris pour le rêve, d'inviolables refuges. Notre taille domine presque cette forêt en miniature ; et orgueilleux de contempler ce que nous croyons être le monde, nous marchons avec élan vers les cimes que nous rêvons d'atteindre, impatients d'arriver aux obstacles et aux dangers.

La vie est plus simple que nous ne le croyons : le maquis ne cache plus de bandits, les précipices sont commodément bordés d'une belle route unie. Pourtant, si les conditions du voyage paraissent offrir toute sécurité, le chemin ne sera pas sans difficultés : elles croissent tandis que nous montons. A mesure que nous approchons du bois de Vizzavone, les gorges de la Gravone sont de plus en plus profondes ; très au-dessous de nous, l'eau verte, émaillée d'argent, glisse, roule, bondit dans son lit encaissé.

Le paysage devient sauvage ; où sont les tendresses de la nature ajaccienne ? Il faut nous cuirasser déjà de fermeté devant ces murailles rébarbatives qui défendent les pics altiers contre notre jeune ambition.

Les atteindrons-nous ces pics qui veulent se faire inaccessibles ?

Aurons-nous la volonté, l'endurance, la foi que demande un tel effort ?

Le doute nous effleure devant la tâche qui se dresse. Allons-nous hésiter ?

Allons-nous redescendre ?

Ah ! Si la vie est un combat, ne le désertons pas. Et d'une allure plus ferme, les yeux vers les cimes, nous précipitons notre marche.

D'ailleurs, la route ne sera pas toujours aussi rude, la fo-



rêt de Vizzavone nous promet des ombrages amicaux, avec l'harmonie berceuse du vent dans ses sapins ; un arrêt reposant parmi ses sentiers nous paiera de bien des peines : nous retrouverons un peu de la douceur de naguère, et nous puiserons des forces nouvelles pour entreprendre et pour persévérer.

(à suivre)

A. S. C.

## VARIÉTÉS CORSES

# UNE ÉLECTION en CORSE

## II. — LE DÉVELOPPEMENT.

Au félibre corse Maistrale.

On devait donc, comme en d'autres cantons, procéder à l'élection d'un conseiller général, dans la région de Quiéta, si, paisible d'ordinaire qu'à peine, de temps en temps, une ride venait moirer le berceau d'émeraude sombre que ses châtaigniers séculaires formaient au-dessus des fougères délicatement découpées. Les touristes parisiennes s'arrêtaient habituellement, extasiées, devant ces merveilles délicieuses qui se vendent si cher sur les marchés aux fleurs de la Capitale.

Mais aujourd'hui, si la compagnie Fraissinet faisait des affaires d'or, ce n'était pas avec des touristes appartenant au sexe charmant, mais avec des représentants du suffrage universel, venus de tous les coins du monde civilisé et conscient pour déposer un morceau de papier habillé de bleu azur dans la fente mystérieuse d'une boîte peinte en gris-perle. Chacun prend son plaisir où il le trouve.

N'est-il pas vrai, ma chère cousine ? Vous-même ne trouveriez-vous pas dans cette évocation de nos mœurs électORAles, l'idée d'une délicieuse toilette bleu et gris ; la robe votive ? Je vous laisse l'idée ; peut-être la verrons-nous éclore de chez l'un de nos maîtres de la couture, tandis que les maris de vos amies jalouses attendront avec impatience l'éclosion de toute autre chose de chez nos Maîtres des Requêtes.

\*\*\*

Mais l'un des concurrents s'émut de ces arrivées et sans attacher trop d'importance à celle de ses propres partisans, il alla porter plainte au Parquet de la ville voisine, en parlant d'inscriptions frauduleuses et de radiations non moins répréhensibles. Mais, excusez mon ignorance, je n'ai jamais su au profit de qui elles étaient ou frauduleuses ou répréhensibles. Toujours est-il qu'un beau jour, le maire de la commune de

Traunato, chef-lieu du canton, reçut pour lui et pour quelques uns de ses plus chers administrés, une citation à comparaître au cabinet d'instruction. C'était, si vous le voulez bien, un 24 ; la convocation était pour le 28 et l'élection était pour le 30.

Monsieur le Maire fit bien un peu la grimace, mais il calcula vite qu'avec une bonne automobile, il aurait le temps d'aller au chef-lieu, de faire sa déposition, et de revenir en son domaine politique. D'ailleurs peut-être n'aurait-il pas besoin d'aller jusqu'au dit chef-lieu, mais bien jusqu'à la demeure d'un médecin qui, contre quelques drachmes, lui donnerait un certificat de maladie, le dispensant d'abandonner son poste au moment psychologique, tout en restant en termes corrects avec cette personne si pointilleuse qui s'appelle Dame Justice. Et Monsieur Démétrius-Anacharsis Rogliano passa à une autre idée. Ne conviendrait-il pas d'enrayer cette importation de bulletins de vote au profit de l'adversaire, sans pour cela arrêter celle de ses propres partisans ! La question était délicate. S'il se fût agi d'un arrêt complet par cas de force majeure ; chose la plus simple du monde. Un petit télégramme au camarade Furiani, président des inscrits maritimes de Marseille et une petite grève opportune réglait la situation d'une façon élégante. Mais il ne pouvait être question d'une grève pour les uns et non pour les autres.

Monsieur Rogliano se tritura les méninges pendant toute la soirée ; certaines mauvaises langues prétendirent même qu'elles en restèrent frippées, c'est là pure calomnie électorale, comme le prouvera la suite de ce récit. Enfin, le magistrat municipal s'endormit assez tard, en répétant le mot : télégraphe.

\* \* \*

Une ride venait à peine moirer la voûte d'émeraude des châtaigniers, a-t-il été dit. Mais la nature est plus instable que les convictions des électeurs. Dans cette nuit du 24 au 25, il éclata, sur la région, une tempête épouvantable.

On a raconté, — quelle imagination, n'ont pas les conteurs ? — qu'il y avait eu, cette nuit-là, élection parmi les vents. Mais les vents sont essentiellement violents ; ils se disputèrent, ils voulurent en venir aux mains, pardon aux souffles ; ils se disputèrent donc et se poursuivirent violemment et le lendemain matin, tous les fils télégraphiques étaient rompus aux environs immédiats de Traunato. Certains ; car je suis désolé de l'avouer, dans cette affaire, il eut beaucoup de mauvaises langues ; certains prétendirent que l'on trouva des fils coupés. C'est évident, mais cela ne veut pas dire que la section provint d'une coupure par un instrument d'acier ou de la

rupture par un souffle de brise. Quand on ne connaît pas la force des vents en pays de montagne, il vaut mieux ne rien dire. Ne m'a-t-on pas raconté qu'un jour, *l'aura vesperina...* mais je ne veux pas être mauvaise langue à mon tour.

Toutefois ce qu'il y eut d'extrêmement curieux dans cette affaire, c'est que certains amis de l'adversaire reçurent sur le Continent des télégrammes les informant que le dit adversaire retirait sa candidature et lorsqu'ils voulurent, par télégramme, à leur tour, demander des précisions, on leur répondit, ou on ne leur répondit même pas, que la ligne était devenue la victime d'un souffle, d'un rien.

\* \* \*

Mais au moment où Monsieur Rogliano se réjouissait du concours précieux qu'était venu lui apporter l'un des quatre éléments, pour parler comme l'instituteur, il apprit tout à coup que le Juge enquêteur avait quitté son quiet cabinet du Chef-lieu et s'était rendu à Traunato, pour procéder lui-même à son enquête. Diable, dans ce cas, plus de certificat médical possible et quelle dégringolade dangereuse dans l'esprit des électeurs. Un maire interrogé en présence de ses administrés par un petit juge de rien du tout !!

Désespérément, Monsieur Rogliano fouilla au fond de son sac à malice. Puis tranquillement, le sourire aux lèvres, il s'avança au devant du magistrat et le chapeau à la main, chose, ô combien rare !

« Veuillez, Monsieur le Juge, agréer mes compliments respectueux. Nous autres, gens de la montagne, sommes un peu rudes ; aussi vous prie-je d'excuser mon langage si je ne sais vous dire combien je suis touché que vous ayez daigné vous déranger. »

Comme le juge, un peu surpris, hésitait à répondre à cette entrée en matière d'un interlocuteur soupçonné de fraude, le maire glissa dans l'oreille de son secrétaire : « C'est moi qui l'ai fait venir, comme cela nous n'aurons pas à nous déranger. »

Et pendant que la conversation se poursuivait entre les deux magistrats, d'ordres différents, le secrétaire se fit un malicieux devoir d'aller répandre jusqu'au tréfond du village, la phrase de son patron.

\* \* \*

Mais tandis que le télégraphe se réparait lentement — n'appartient-il pas à l'Administration ? — les électeurs continuent à arriver, de même d'ailleurs que les gendarmes ; ces derniers, non certes, pour prendre part aux élections, mais pour avoir la satisfaction immense de constater que tout se passait dans le plus grand calme.

Or donc, un certain Alba était venu pour voter au bénéfice de Monsieur Barretali, candidat de Monsieur Rogliano ; mais ce n'était pas un électeur conscient de ses devoirs, sinon de citoyen, au moins de client, on apprit que ce faux frère avait changé son fusil d'épaule ; pardon, ne parlons pas de fusil en matière d'élection, cela est interdit par une certaine loi de 1793 ; mais avait l'intention de changer le bulletin de son enveloppe et de voter pour Monsieur Luri, le candidat adverse.

Aussitôt emportés par un zèle louable jusqu'à un certain point et pour raviver les convictions de cet électeur, quelques Barretalistes l'invitèrent à prendre quelques verres d'un de ces vieux muscats qui font l'honneur de la région. N'allez pas croire, cher lecteur, que l'aventure s'est passée dans le cap Corse, cela, c'est le secret professionnel et je ne saurais le violer, surtout en matière de vote.

Et comme les communications avaient été rétablies à ce moment même, un autre électeur, Luriste, celui-là, télégraphia immédiatement au Parquet ; que de fois fut-il dérangé, pour cette malheureuse affaire ; que ce n'était pas la peine que la Bastille eut été détruite pour que la lettre de cachet fût rétablie.

Le maire (un maire doit tout savoir dans sa commune) : l'apprit et se précipitant dans la maison désignée, il prit lui-même l'électeur par le bras, le conduisit à la salle de vote, en l'adjurant de voter pour qui il entendrait, en vertu des principes sacrés de la Sainte Liberté. Puis reprenant l'électeur à sa sortie de la salle, il le confia à l'un de ses parents en lui insinuant qu'il ne connaissait qu'un cachet, celui d'une bonne bouteille de muscat.

\* \* \*

Grâce à cette manœuvre adroite, les opérations se déroulèrent dans le plus grand calme, bien que certains électeurs mis en émoi par le procédé du maire, aient tenté de faire abandon de leurs convictions contre quelques chaudes lampées du muscat doré célèbre dans tout le canton et qu'on ne pouvait goûter, en la demeure roglianaise, qu'après avoir montré patte blanche, si cette partie du corps peut être invoquée à propos de dégustation. A remarquer que ceci n'est pas une réclame en faveur du vin du canton de Quiéta ; mais cependant, si mon histoire n'avait servi qu'à cela, ce me serait toutefois une grande joie d'avoir fait connaître ce Grand Cru, au Grand Public trop ignorant des richesses de l'Île de Beauté.

(à suivre)

A. MAITROT.



## RÉGIONALISME PRATIQUE

### L'AMÉLIORATION

#### De la race ovine Corse.

L'office départemental agricole de la Corse vient de publier sous la signature de MM. Léon Boyer et P. Sajous une intéressante étude sur l'**Amélioration de la race ovine corse**. On ne saurait trop féliciter les auteurs — bien connus de tous les Corses — de cette preuve nouvelle de l'intérêt qu'ils portent à la Corse. Si les Corses savaient ou voulaient suivre les conseils qui leur sont ainsi donnés, il n'est pas douteux qu'ils tireraient un parti de tout premier ordre des richesses qu'ils ont entre leurs mains et auxquelles il manque une exploitation raisonnée,

régime qui découle de la nature granitique et pauvre du pays et aussi des conditions vraiment sommaires dans lesquelles les animaux trouvent leur nourriture et sont abrités.

L'effectif du troupeau ovin corse est d'environ 257.000 têtes. Deux départements de la France continentale seulement, l'Aveyron et les Basses-Pyrénées, ont un effectif ovin laitier supérieur à celui de la Corse. Après différentes tentatives de croisements destinés à améliorer la race et qui échouèrent, on en vint, en 1907, à la suite d'un concours, à des directives plus précises qui ont donné les meilleurs résultats. On s'est attaché à la recherche des caractères laitiers, à l'affinement des béliers, à la réduction de leur nombre, toujours exagéré ; on s'appliqua à



Béliers corses.

L'étude de MM. Léon Boyer et P. Sajous, qui ne compte pas moins d'une quarantaine de pages, nous donne des renseignements intéressants sur la situation actuelle du troupeau ovin de la Corse, sur le mode d'élevage usité, les diverses tentatives et procédés employés pour l'amélioration de la race, sur le contrôle laitier et le développement de l'industrie laitière, etc... Des tableaux très instructifs présentent les résultats des observations.

La race ovine corse est extrêmement rustique. La cause en est au régime rude auquel elle fut et reste soumise,

éviter l'emploi des béliers avant dix huit mois et celui des brebis après cinq ans, afin de donner aux jeunes toutes les qualités laitières et de rusticité qui font le mérite de la race. On est ainsi arrivé à développer le troupeau qui s'est accru en quantité et en qualité.

On a ajouté récemment à ces opérations de sélection des concours itinérants ayant à leur base un contrôle laitier obligatoire et l'on envisage la création de syndicats d'élevage et de Flock-books (livres généalogiques) pour maintenir et développer les résultats acquis jusqu'ici, résultats vraiment en

courageants puisque, d'après MM. Léon Boyer et P. Sajous, on trouve une production moyenne de 600 cmc. de lait par 24 heures, ce qui correspond, d'après les moyennes établies, à un rendement annuel de 100 à 105 litres de lait par tête, obtenu de Décembre à fin Juillet. Il est bon de noter que les brebis de la race de Larzac, particulièrement cotée, ne donnent annuellement pas plus de 78 à 109 litres de lait malgré leur taille relativement élevée.

Ce lait, d'ailleurs, est non seulement d'excellente qualité, mais il est considéré comme devant être rangé parmi les meilleurs convenant à l'industrie fromagère.

Tout le monde connaît les fromages du Niolo, de Venaco, du Coscione et le célèbre *broccio* que, dit-on, Napoléon III faisait venir à Paris pour s'en délecter. Près de 60.000 hectolitres de lait sont ainsi employés à la fabrication de ces fromages de « pays » ou consommés sur place. Mais, depuis une trentaine d'années, une véritable industrie de fabrication du « roquefort » s'est développée dans l'île. Les progrès de cette industrie sont intéressants à suivre dans l'étude de MM. Léon Boyer et P. Sajous et on y trouvera des chiffres vraiment impressionnants. En janvier 1920, on comptait en Corse 158 fromageries de « roquefort » qui n'employaient pas moins de 60.000 hectolitres de lait et exportaient environ 17.000 quintaux de fromages dans une année favorable, comme 1920-21, soit le septième environ de la production totale française.

On conçoit que devant un semblable résultat les éleveurs de brebis laitières des départements de l'Aveyron, du Gard, de l'Hérault, de la Lozère et du Tarn, groupés en syndicats, demandent au Parlement de délimiter la zone de production du « roquefort », tout comme les Champenois ont demandé la délimitation de la « Champagne ». Signalons toutefois que les prix du lait payés aux bergers qui étaient passés de 0 fr. 18 à l'origine à plus d'un franc 50 dans ces dernières années, viennent de subir une violente réaction, les industriels allant s'approvisionner en Sardaigne où ils trouvent le lait à meilleur compte. Il y a là un symptôme dont les bergers doivent tenir compte s'ils ne veulent pas compromettre les résultats acquis. C'est

en effet pour la Corse — rien que pour le roquefort — un produit annuel de 12 millions, et en tenant compte de la production de la laine, de la valeur des animaux réformés et des agneaux de lait livrés à la boucherie, on peut estimer que la Corse tire annuellement de son troupeau ovin un revenu supérieur à 25 millions.

Il pourrait être plus considérable encore et il reste, pour l'élevage corse, des possibilités de développement très encourageantes. « Les éleveurs, disait le jury d'un des derniers concours, ont beaucoup à apprendre au point de vue de la sélection de leurs animaux » mais ainsi que le font justement remarquer les auteurs, « par la mise en œuvre des moyens mis à leur disposition : concours, syndicats d'élevage, contrôle laitier, production de béliers améliorateurs, tenue de livres généalogiques, on doit arriver au bout d'un certain nombre d'années à créer une race pure, stable, ayant conservé son caractère rustique, mais à rendement moyen élevé et héréditaire. Par la création de réserves fourragères pour les mauvaises saisons, par l'aménagement d'abris qui soustrairont les animaux aux intempéries, il sera également possible de modifier la race au point de vue précocité et aptitude à la production de la viande.

Ce sont là des perspectives d'avenir qui doivent tenter les bergers corses. Ils peuvent beaucoup pour la prospérité de leur pays. Il leur suffit de s'imprégner de la science pratique qu'on met si généreusement à leur portée, et à la substituer aux pratiques un peu trop sommaires qu'ils emploient encore aujourd'hui.

En tous cas, les Corses et les amis de la Corse liront avec intérêt la brochure de MM. Léon Boyer et P. Sajous et ils leur seront reconnaissants de la persistance de leurs efforts désintéressés pour le relèvement et le développement économique de l'île de Beauté.

Emile FRANCESCHINI

**BOYER (L.) SAJOURS (P.)** *L'amélioration de la race ovine Corse.* 1 broch. in-8, 44 pages sous couv. avec 5 photos dont une pleine page. *Marsaille*, 1922..... 3,50

Etude savante et documentaire avec douze tableaux scientifiques (cheptel ovin ; Industrie laitière ; Sélection de la race ; Contrôle laitier ; Troupeau pépinière de Castelluccio etc). Pièces annexes.

## LE MUSÉE CORSE DE BASTIA

Le 10 décembre 1922 a été inauguré, en présence des membres du Congrès des Syndicats d'initiative de France, le Musée Corse de Bastia. Ainsi se trouve réalisé le projet auquel l'opinion publique s'était fortement attachée et dont le Conseil général du département s'était lui-même jadis occupé. Installé dans l'église des Missionnaires, attenante à la caserne Marbeuf, qui est un pur bijou du style de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, avec ses pilastres corinthiens, ses niches renaissance, son ample vaisseau, le Musée a un cadre digne de lui et digne de l'admiration de ses visiteurs.

Certes le Musée n'a pas encore atteint le but que se proposent ses organisateurs. Il faut qu'il devienne le miroir où les générations successives verront défiler sous les yeux les genres de vie des hommes qui les auront précédés. Il doit constituer l'inventaire des richesses archéologiques, artistiques, géographiques que renferme le pays. A la fois gardien du passé, temple de la science et palais des arts, il montrera à l'étranger et au touriste ce qu'a été, ce qu'est devenue, ce que pourrait être la Corse.

Telle est la conception que le comité actuel de patronage entend réaliser, (1) en se servant des éléments que l'abbé Letteron, MM. de Caraffa et Romagnoli avaient jadis groupés. Il ne s'illusionne pas sur l'immensité de la tâche ; il sait la ténacité qu'il lui faudra montrer et la lenteur inévitable avec laquelle il approchera du but. Tout cela, il l'espère, ne sera pas de nature à le décourager et, d'ailleurs, les résultats déjà acquis lui sont une récompense et un encouragement. Tant en ce qui concerne l'histoire naturelle, que les arts et les sciences, le Musée régional mérite d'ores et déjà la visites des curieux comme des savants et des spécialistes.

Ils y trouveront une exposition raisonnée des richesses jusqu'ici réunies, des échantillons de la flore, de la faune, des minéraux, des vestiges de la préhistoire, des souvenirs historiques, des reliques de Paoli et de Napoléon ; ils continueront leur visite avec les spécimens de l'industrie insulaire, les œuvres des peintres corses, le musée lapidaire. Au passage, ils verront quels trésors inexploités la Corse renferme : une collection de bois, à l'état brut et poli,

depuis l'if et l'arbousier jusqu'au pin et l'oranger : deux vitrines de roches, scientifiquement classées par le regretté professeur Hollande, où l'ornementation pourra choisir ses matériaux depuis la diorite orbiculaire de Tallano et le vert de Corse d'Orezza, jusqu'au marbre saumon d'Oletta, gris de Corte, bleu de Popolasca, doré de Marcolinco, en passant par les granites et porphyres de toutes nuances. A son tour le métallurgiste y trouvera les métaux de mispickel, d'antimoine, de cuivre et d'arsenic. Le naturaliste ne sera pas moins satisfait devant les coquilles lacustres et marines que le commandant Caziot et feu M. Guilton ont patiemment réunies et identifiées ; devant les espèces comestibles de la faune littorale, par quoi M. de Caraffa a voulu montrer les ressources que la pêche offre en Corse : devant les spécimens de l'ornithologie insulaire, depuis le flamant rose et l'aigle majestueux jusqu'à l'humble passe-reau.

L'intérêt du visiteur ne faiblira pas devant les deux vitrines de la préhistoire. Cette science, qui seule pourra nous éclairer sur les origines des Corses a découvert dans le sol des éléments d'étude : obsidienne et silex, pointes de flèches et haches polies, moules et poteries trouvées à Grossa, à Mutola, à Moriani projettent quelque lumière sur l'âge de la pierre ; les anneaux, les fibules, les perles et les vases de Cagnano, de Prunelli, éclairent la période qui précède l'histoire. L'époque romaine à son tour est bien représentée par les objets d'Aleria, de Mariana et d'ailleurs : lampes, statuettes, marbres, flacons, vases garnissent deux armoires et leur nombre grossira à mesure que nos fouilles entreprises à Aleria se poursuivront.

L'attention mérite d'être sollicitée par la collection de numismatique. Les monnaies étrangères et celles de la France depuis Henri II, dont l'intervention en Corse laissa ces souvenirs, sont nombreuses. On remarque parmi elles quelques pièces précieuses. On peut en dire autant de celles de l'Italie ancienne : médailles impériales depuis Auguste jusqu'à Valens, recueillies un peu partout en Corse, monnaies génoises datant de tous les siècles depuis le XI<sup>e</sup>, etc, etc, mais surtout monnaies proprement insulaires, celle de Théodore avec l'exergue T. R. (*tutto rame* disait Gènes), celles de Paoli des différentes frappes de 1761 à 1768. On y voit également des sceaux et des cachets, la mé-

(1) Il comprend MM. S. de Caraffa, abbé Ponzevera, A. C. Agostini, et Romagnoli.

daille par laquelle Louis XIV commémora le châtimement des Corses de la garle pontificale, celle de la paix de 1739, celle de l'annexion de 1769. Il y aura là de quoi régir le numismate et arrêter l'historien.

Mais, j'en ai assez dit pour montrer l'intérêt du Musée régional, intéresser les Corses à son entier succès et provoquer les dons qui serviront à écrire l'histoire des époques disparues ou à montrer le goût des habitants pour l'art (1). Quand le Musée aura groupé dans son enceinte les témoignages historiques et archéologiques, quand les collections scientifiques seront devenues complètes, ce monument sera l'attraction la plus grande de tout notre pays. Et si l'on pense au rôle qu'il a eu autrefois, aux peuplessuccessifs qui s'y sont installés, aux civilisations diverses que les insulaires ont vues, aux vestiges multiples qu'elles ont dû leur laisser, il sera permis de dire qu'alors le Musée régional de Bastia sera plus qu'insulaire, mais méditerranéen.

A. AMBROSI-R.

Conservateur du Musée

### **Le Corse Grimaldi CASTA**

Un correspondant nous apprend que le lieutenant *Rodolphe Grimaldi Casta* de l'armée italienne, tué en Macédoine, a été inhumé en grande pompe à Rome, au Campo Verano, en présence du Prince Gaetani de Sermoneta, ambassadeur d'Italie à Washington et du ministre Federzoni, ses compagnons d'armes de la Grande Guerre. Sa mère et sa veuve suivaient le convoi ainsi que toute la société Corse de Rome conduite par M. de Rocca Serra. La Couronne offert par les Corses portait l'inscription : *Au Héros du Col de Lana*. Les honneurs militaires étaient rendus par un détachement de grenadiers, drapeau et musique en tête, la milice fasciste, les carabiniers royaux et les gardes municipaux.

Le lieutenant Grimaldi Casta était originaire de Santo Pietro de Tenda. Son père, de son vivant, occupait de hautes fonctions à Rome.

Ce Corse, qui succomba à 30 ans, faisait partie de l'héroïque phalange

qui anéantit un détachement autrichien en faisant sauter le col de Lana.

Ces Corses qui accompagnèrent leur compatriote à sa dernière demeure ont décidé, nous écrit-on, de former une association fraternelle d'où la politique serait complètement exclue.

### **Le « Tourisme Universitaire » en Corse**

Une manière à la fois agréable et instructive de passer ses vacances scolaires, pour les membres de l'enseignement, est de faire un voyage d'études en groupe. D'abord c'est plus économique ; puis nul souci matériel en cours de route : Toute l'attention est dirigée vers ce but : observer, apprécier et comparer. D'où profit pour leur instruction personnelle et pour leur enseignement.

Une vingtaine de professeurs et d'instituteurs du continent viennent d'effectuer, dans ces conditions, à l'occasion des vacances de Pâques, une excursion en Corse.

En suivant un itinéraire approprié, ils ont visité les régions les plus caractéristiques de l'« Ile de Beauté » qui s'est mise en frais de coquetterie grâce à un soleil radieux. Son maquis embaumé par le parfum des bruyères et des cistes, ses belles forêts qui grimpent à l'assaut de la montagne, ses cimes neigeuses qui se mirent dans la mer immuablement bleue, ses côtes aux courbes harmonieuses, ses rochers aux colorations chaudes et variées, tout a concouru à charmer les sens et à capter l'attention des voyageurs.

De Bonifacio à Bastia en passant par Sartène, Ajaccio, Piana, Bocognano et Corté, nous avons reçu partout un accueil cordial, sympathique.

Nous revenons émerveillés de notre magnifique randonnée et nous en ferons profiter nos élèves et leurs parents au cours de nos leçons et de nos causeries du soir.

Ayant été témoins des progrès obtenus au point de vue confort et de ceux qui sont en voie de réalisation, nous travaillerons à détruire cette antique légende qui dit que la Corse est un merveilleux pays mais qui ne fait rien pour attirer et retenir le touriste. Certes l'hospitalité y est encore modeste, mais combien pressée et chaleureuse...

KETEB MOHAMMED

(1) Une galerie des peintres insulaires est déjà ébauchée avec les Varese, les Guasco, les Colonna, les Novellini ; celle des sculpteurs de pierre a des ébauches archaïques du haut pré-moyen-âge et des œuvres variées des marbriers postérieurs.



## LES DEUILS LITTÉRAIRES

*Le Docteur Forsyth MAJOR*

Le monde scientifique, les Corses qui aiment l'étude de leur passé et les lecteurs de la *Revue* viennent de faire une perte nouvelle par la disparition de notre savant collaborateur le Docteur Forsyth Major.

La liste des articles scientifiques qu'il a écrits en quatre langues dans diverses publications, nécessite un travail de recherches, — nous déclarer le secrétaire de la *Société Royale de Londres*, dont il était membre, — qui ne permettra pas de l'établir avant quelques semaines.

Il avait rempli des missions paléontologiques en Asie Mineure, dans la mer Egée et même à Madagascar.

Ce savant Anglais, constamment préoccupé de nouveaux sujets d'études, était venu, en 1878, visiter la Corse que ses compatriotes, Boswell, Benson, Bennett, Lear, Campbell, etc. lui avaient inspiré le désir de connaître.

Il y trouva un champ d'observations presque inépuisable qui l'engagea à y passer la dernière partie de son existence. Malgré son âge avancé, il s'appliqua avec une inlassable activité à visiter tous les points de l'île où il pensait trouver matière à compléter ses études sur l'archéologie, la minéralogie et la linguistique du pays qu'il avait pour ainsi dire adopté.

Il est peu de villages corses qui n'aient conservé le souvenir de ce grand vieillard aimable et sympathique que n'effrayaient ni les longues marches, à travers les sentiers de la montagne ou les plantes du maquis, ni les excursions à cheval. C'est dans une de ces dernières qu'il fit, il y a un an, une chute dangereuse à son âge, mais dont il put se remettre, grâce à sa robuste constitution.

Les maires ou les instituteurs de presque toutes les communes de la Corse ont reçu de lui des questionnaires relatifs à ses recherches de linguistique, dont la portée scientifique ne fut pas toujours comprise et qui lui valurent parfois des réponses de nature, nous écrivait-il, à décourager les plus persévérants. Heureusement pour la Corse, il persévéra comme nos lecteurs l'ont vu, par la publication de ses *Survivances linguistiques* où chaque page, peut-être aride pour quelques uns, mais toujours savante, était le

résultat d'enquêtes et de correspondances dont on s'imaginerait difficilement la complication.

D'ailleurs, en 1893, il avait accompli pour l'Italie un travail analogue qui lui valut cette appréciation de l'académicien Gaston Paris, qui s'y connaissait : « Études d'une richesse et d'une variété surprenantes. Les explications de l'auteur montrent beaucoup de savoir et de jugement et il réussit à ramener à leur étymologie des formes extraordinairement défigurées ».

Il venait de nous retourner les épreuves corrigées de son étude sur le vocabulaire *Asco*, qui paraîtra prochainement, lorsque la mort est venue interrompre ses intéressants travaux.

Notre N° 19 publiait récemment ses observations critiques sur le *Pinsu a Berghino*, et il avait tenu à nommer la rubrique : *Monuments pseudo-mégalthiques de la Corse* parce que, disait-il, cet article était le premier d'une série de six, dont quatre, entièrement prêts, devaient nous parvenir pour paraître sous ce même titre.

Ses connaissances étaient très étendues et sa science s'appliquait aux études les plus variées qui parurent, selon les pays intéressés, dans les revues anglaises, italiennes allemandes et françaises. Mais la Corse l'avait séduit pour la fin de sa vie. Il disparaît en pleine production d'études scientifiques sur ce pays et qu'il se promettait, nous écrivait-il, de développer encore davantage. Non seulement il n'était pas Corse, de même que d'autres de nos regrettés collaborateurs : Hollande, Fertou, Briet, Vignaud, mais il n'était pas français. Et néanmoins ses nombreux travaux sur la Corse lui méritent la reconnaissance de tous ceux qui savent apprécier ses patientes recherches dans tout le domaine de la paléontologie insulaire.

Pendant ces derniers temps il séjournait en Bavière, à Kaufbeuren, et nos correspondances furent interceptées par les Allemands, ce qui l'obligea à recourir à une personne interposée résidant à Florence où il avait un domicile qu'il n'habitait que rarement.

Malgré ses perpétuels changements de résidence, nos relations relatives à ses travaux se poursuivaient régulièrement et nous conserverons toujours le meilleur souvenir de ce collaborateur aimable et dévoué dont la perte sera ressentie par tous les lecteurs de la *Revue de la Corse*.

A. C.

## REGIONALISME LITTÉRAIRE

## Une conférence Corse à Nice

Les nombreux Corses qui, le 29 mars, remplissaient la salle Bellet, ont assisté à une importante manifestation régionaliste. La soirée, organisée par les diverses sociétés corses de notre ville et placée sous la présidence d'honneur du grand félibre Santu Casanova, fut remplie par une conférence de M. Paul Arrighi, de passage dans notre ville (1). Sur l'estrade on remarquait les représentants des principales associations, ainsi que les félibres A. Bonifacio (directeur de l'*Annu Corsu*) P. Leca (directeur de l'*Aloès*), J. A. Mattei, J. D. Pinelli, etc.

En une élégante improvisation pleine de son ardent amour du pays natal, M. le Docteur Carlotti, président du Comité des Intérêts Corses, salua et présenta tour à tour le vénérable fondateur de la *Tramuntana* et le jeune directeur de l'*Annu Corsu*.

Si certains auditeurs attendaient de M. Arrighi la dissertation habituelle, avec les citations classiques, sur les *rocchi* corses, ils ont dû être déçus. Attendue et lyrique au début et à la fin, sa conférence a été surtout ce qu'elle désirait être dans la sobriété voulue de sa forme : un exposé solide et précis du régionalisme littéraire sans aucune idée politique, un plaidoyer pour ce culte de la langue et de l'art corses dont nous devrions tous être des fidèles. Après avoir retracé les principales étapes du mouvement, le conférencier a abordé de front les objections opposées parfois à ce renouveau littéraire. Par des exemples tirés surtout du félibrige provençal, il a, non seulement prouvé la légitimité de cette « croisade » comme il l'appelle justement, mais il a montré aussi que les difficultés qu'elle soulève, semblables à celles que les Provençaux ont connues, peuvent et doivent être vaincues pour le triomphe de notre idiome traditionnel. Au nom de la science du langage, il a fait appel à la docilité des écrivains pour l'œuvre nécessaire d'unification ; au nom de l'amour du terroir, il a demandé à tous les Corses de collaborer à cette œuvre de sauvegarde

de ce qui constitue un des trésors les plus précieux du patrimoine moral insulaire.

Jamais la question n'avait été examinée avec autant de netteté et de franchise ; jamais la cause n'avait été défendue avec une telle force d'argumentation jointe à une chaleur intime de conviction. Le public, qui s'en est bien rendu compte, a applaudi souvent l'éminent conférencier.

Après la conférence, Santu Casanova prit la parole. Dans la langue corse la plus savoureuse, celle des *lamentu* de Spanetto, celle d'innombrables chansons et articles, l'aède national de Cynos confirma la défense vibrante de M. Arrighi. Passant du grave au plaisant, du plaidoyer à la satire, de l'anecdote au trait d'esprit, *Tramuntana* ne cessa de tenir les auditeurs sous le charme de sa verve toujours jeune malgré les années. Le public, charmé par ce régal, fit une longue et chaleureuse ovation au maître et doyen des lettres corses.

La soirée du 29 mars marque une date heureuse. Un félibre provençal qui y assistait nous dit : « Cette conférence est un document précieux destiné à rester. » — Notons, à ce propos, que notre ville tient une place de premier plan dans le mouvement régionaliste hors de Corse. Après la publication de l'*Annu Corsu*, dont le succès grandit sans cesse, cette manifestation en est la preuve, faite pour réjouir, à Nice, tous les Corses fidèles.

UN ABONNÉ NICOIS

## L'alliance Corse de Mussolini

Le premier ministre italien, le grand maître du Fascisme, aurait épousé une jeune fille d'origine Corse.

En 1842, un habitant de Poggio Taillon, aux environs de Sartène, Paul Bernardini, après une affaire de Vendetta, se réfugia en Italie, à Lucques.

Là, il mena une vie toute de travail et réalisa une fortune considérable. En raison de sa valeur le gouvernement lui décerna le titre de Comte.

En 1876, un de ses parents, M. Paul Giacomoni, du même village, alla se fixer auprès de lui et une de ses petites filles devint la femme du ministre italien ; une de ses sœurs habiterait actuellement Bastia.

N'oubliez pas la propagande pour la *Revue*.

(1) Deux jours après, à la demande de la Dante Alighieri et de l'Association Polytechnique des Alpes-Maritimes, M. Arrighi fit au Casino Municipal une conférence très remarquée de littérature italienne sur « Parini et la France. »









**AJACCIO.** — G<sup>d</sup> Hôtel d'Ajaccio et Continental. (*Seegers-Vassali*). Pet. déj. 3 fr. Déj. 12 fr. Din. 14 fr. (sans vin). Ch. 16 fr. Journée comp. 35 fr.

**AJACCIO.** — Hôtel-Pension des Etrangers. (*J. Baretti*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 8 fr. Din. 8 fr. (sans vin). Ch. 1 lit, 6 à 10 fr. 1 gr. lit, 9 à 10 fr. à 2 lits, 12 à 14 fr. Pens. à partir de 4 j. 15 à 20 fr. (26 ch.)

**ALBO** (près Nonza). — Hôtel Paolini. (*Paolini*). Pet. déj. 1 fr. Repas 7 fr. ch. 2 fr. Journ. comp. 10 fr. vin comp. gar.

**ALÈRIA** (Cateraggio). — Hotel Padovani. (*Voe Padovani*). Pet. déj. 1 fr. Repas, 5 fr. avec vin et café. Ch. 4 fr. Journ. Comp. 15 fr. (3 ch. et 5 gr. lits)

**BASTIA.** — Grand Hôtel Cyrnos. (*Filippi*). Pet. déj. 3 fr. Déj. 10 fr. Din. 11 fr. (sans vin) Journ. 25 à 30 fr. Ch. 1 lit, 10 à 14 fr. 1 gr. lit, 18 à 22 fr. 2 gr. lits, 20 à 24 fr.

**BOCOGNAGNO.** — Hôtel Beau-Séjour (*Ferri-Pisani P.*) Pet. déj. 1 fr. Déj. 6.50. Din. 7 fr. (avec vin). Ch. 4 fr. ; à 2 lits, 7 fr. Journ. Comp. 18 fr. 8 j. 17 fr. (8 ch. 15 lits)

**CALACUCCIA.** — Hôtel des touristes. (*Mlle Kilina Lupi*). Pet. déj. 2 fr 50. Repas sans vin, 7. 50 ; avec vin, 8 fr. Ch. 1 lit, 6 fr. Gr. lit, 8 fr. 2 lits, 10 fr. Journ. comp. 23 fr. ; p. 8 jours, 20 fr. ; p. plus, 18 fr. Gar. 2 fr. (11 ch.)

**CALDARELLO** (Pianottoli). Hôtel des Etrangers. (*Giudicelli*). Pet. déj. 1 fr. Déj. 5 fr. Din. 6 fr. avec vin. ch. 4 fr. Journ. 14 fr. gar. gratuit.

**CALENZANA.** — Hôtel Tarquiny. (*Tarquini*). Pet. déj. 1.50. Repas, 6 fr. ch. 5 fr. Journ. comp. 16 fr. avec vin. gar.

**CERVIONE.** — Hôtel des voyageurs. (*Madame Laffont*) Pet. déj. 1.50, repas 5 fr. (avec vin) ch. 4 fr. Journ. comp. 15 fr. gar. gratuit. (3 ch.)

**CORTE.** — Park Hôtel. (*Ordioni-Campana*). Pet. déj. 3 fr. Repas 10 fr. (sans vin). Ch. à 1 lit 10 fr., à 2 lits 16 fr. Journ. compl. 25 fr. gar. grat. (30 ch. 30 lits)

**CORTE.** — G<sup>d</sup> Hôtel du Nord et d'Europe (*Mme Otobriini*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 7 fr. Din. 8 fr. avec vin. Ch. 6 à 8 fr. Journ. 22 fr. gar. 2 fr. 50. (20 ch.)

**EVISA.** — Hotel Gigli. (*Falconetti et Leca*). Pet. déj. 1.50 ; repas, 8 fr. avec vin ; Ch. à 1 lit, 5 fr. ; à 2 lits 10 fr. ; Journ. comp. 22.50 ; p. 4 jours, 20 fr. p. 8 jours 18 fr. (12 ch. 15 lits).

**GUAGNO-LES-BAINS.** — G<sup>d</sup> Hôtel Continental (*D. Martini*). Pet. déj. 1 fr. ; Repas 6 fr. sans vin ; ch. à 1

lit, 5 fr. à 2 lits 10 fr. Journ. compl. 16 fr 50 gar. gratuit. (16 ch. et 20 lits).

**GUITERA-LES-BAINS.** — Hôtel Cyrnos. (*J. Lanfranchi*). Petit déj. 1.50 ; déj. 10 fr. Din. 8 fr. avec vin. ch. à 1 lit, 4 fr. à 2 lits, 6 fr. Journ. compl. 20 fr. gar. gratuit. (24 ch.)

**ILE-ROUSSE.** — G<sup>d</sup> Hôtel d'Europe. (*F. Suzzoni*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 6 fr. Din. 6 fr. 50 (sans vin), Ch. 1 lit. 6 fr. ; 2 pers. 8 fr. ; à 2 lits, 10 fr. Journée comp. 16 fr. garage, 3 fr.

**OTA.** — Hôtel de la Spelonca (*Coérol Martin*). Pet. déj. 1 fr. Repas, 5 fr. avec vin. Ch. 4 fr. Journ. 12 fr. voit. gardées. (4 ch. et 5 lits)

**PIANA.** — G<sup>d</sup> Hôtel des Roches Rouges. (*Cie des G<sup>ds</sup> hôtels*) Pet. déj. 3 fr. ; Déj. 10 fr. ; Diner 12 fr. sans vin. Ch. 1 lit 8 fr. 2 lits 10 fr. Journ. compl. 30 fr. Service 10% (26 ch. 35 l.).

**PIANA.** — Hôtel Continental. (*Maitrepierre*). Pet. déj. 1.25. Repas, 7 fr. avec vin ch. 5 fr. Journ. comp. 15 fr. gar. 5 fr. (8 ch. et 9 lits).

**PINO.** — Hôtel Ceselli. (*Ceselli*). Pet. déj. 1 fr. Déj. 7 fr. Din. 7.50. avec vin. Ch. 1 lit, 5 fr. 2 lits, 8 fr. (4 ch. et 6 lits). Journ. comp. 12 fr.

**PONTE-LECCIA.** — Hôtel Cyrnos. (*Paul Mattei*) Pet. déj. 1.50. Repas, 6 fr. Ch. 4 fr. Journ. comp. 18 fr. avec vin. gar. gratuit. (6 ch.)

**PORTO-VECCHIO.** — Hotel Central (*Voe Tomasini*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 5 fr. Din. 5 fr. 50, avec vin. Ch. 5 fr. Journ. 17 fr. gar. gratuit.

**ROGLIANO.** — Hôtel Zerbi. (*Mlle Zerbi*). Pet. déj. 1.25. Repas, 6 fr. ch. 4 fr. Journ. comp. 17 fr. avec vin. gar. gratuit. (6 ch. et 8 lits).

**SAINT-FLORENT.** — Hôt. d'Europe. (*Agnès Luciani*). Pet. déj. 1 fr. Déj. 6 fr. Diner 7 fr. (vin compris). Sar com. à partir de 10 fr. Journée comp. 16 fr. sans vin, 14 fr. garage 2 fr.

**SARTENE.** — Hôtel de Provence. (*D. Marcangeli*). Pet. déj. 1.75. Déj. 7.50 Din. 8.50. Ch. 7 fr. Journ. comp. 22 fr. avec vin. gar. gratuit. (12 ch.)

**VICO.** — Hotel des Gourmets. (*Cervetti*). Pet. déj. 1 fr. Repas, 6 fr., ch. 5 fr. Journ. comp. 18 fr. avec vin. gar. gratuit. (12 ch.)

**VIZZAVONA.** — Grand Hôtel de la Forêt (*Cie des G<sup>ds</sup> hôtels*). Pet. déj. 3 fr. ; Déj. 10 fr. ; Diner. 12 fr. sans vin. Ch. 1 lit, 8 à 45 fr. ; Journ. comp. 30 fr. p. 5 jours, 28 fr. ; gar. 5 fr. service 10% (45 ch. et 65 lits).

## Ouvrages sur la Corse

**ENLART** (Camille) *Villes mortes du moyen âge*, 1 fort vol. gr. in-8, pap. fort avec nombreuses photos sur papier couché et vignettes dans le texte. Parmi les villes citées figurent : *Aleria, Mariana, Nebbio* avec illustrations. Paris 1920. . . . . 25 fr.

Vol. de luxe, couv. repliée en deux tons, papier fort, etc. ce qui motive son prix élevé.

**DUMAZET** (Ardouin). *L'escadre russe en Provence en 1893. La défense de la Corse*. 1 vol. br. in 8, 440 p. avec 15 grav. 15 cartes et une carte dépliant de la Corse, Paris, 1894. . . 6 fr. 50

Etude de la défense de tout le littoral de la Corse avec vues des ports et villes du littoral.

**BEAULIEU-DELBET** (Mad. J.) *Souvenirs de Corse*, 1 vol. 150 pages pap. fort avec 12 grav. dont plusieurs pleine page, grand in-8, Tours 1899, éditée avec reliure gaufrée vert et or. *Epuisé*. . . . . 8 à 10 fr.

Ouvrage apprécié pour ses descriptions. Prix selon état, broché ou relié.

**ROBAGLIA** (Pascal) *Le corsaire Corse* épisodes et drame de la lutte contre les Génois 1 vol. in-18, 235 p. couv. impr. rouge, Tunis, 1909 *épuisé* 5 fr. 50  
Récit dramatique en 13 chapitres suivi par quatre nouvelles.

**SERRA** (André). *Histoire de Bonifacio* 1 vol. in-8, broché, 216 pages. Dijon, 1910. . . . . 10 fr.

*Epuisé*, fort utile par la multiplicité de renseignements réunis.

**CARLO ARU**. *Chiese Pisane in Corsica, con dieci tavole fuori testo*. 1 vol. gr. in-8 (24x17), 100 p. éd. de luxe sur pap. à la Cuve. Roma 1908. . . 15 fr.

Bel ouvrage dont les 10 planches sur pap. couché sont superbes. Une carte indique la situation des églises étudiées.

**VANNUCCI** (Dr A. de Corte). *Tableau topographique et médical de l'île de Corse*, présenté à l'Académie de méd. de Paris : 1<sup>re</sup> part. *Topographie*. 2<sup>e</sup> part. *Végétation*. 3<sup>e</sup> part. *La médecine en Corse*. 4<sup>e</sup> part. *Notes*. 1 vol. broché in 8 (22x14), 184 p. Bastia, 1838. 8 fr. 50  
Ouvrage très savant, apprécié malgré sa date et très rare.

**VINCENS** (Emile). *Histoire de la République de Gênes*. 3 vol. 512-504-434 p. belle impression Didot, 1842 ; rel. demi-ang. partiel état. . . . . 35 fr.

Cet ouvrage rare renferme presque toute l'histoire de la Corse depuis la possession génoise (guerres et cession).

## LA CARTE DU TOURISTE

Maintes fois des touristes, partant pour la Corse, nous ont demandé quelle *Carte générale* ils devaient emporter de préférence.

Sans énumérer les cartes existantes, plus ou moins complètes, pratiques ou commodés, nous leur conseillerons la carte gravée par *Guillot*, géographe du ministère de la Marine, établie au 524,000<sup>e</sup> sur dimensions 50x40 que nous réduisons pour l'usage touristique, par diminution des marges, à 43x35. Soigneusement gravée, imprimée en 4 couleurs par le spécialiste Dufrénoy, luxueusement éditée par la maison *Plon et Nourrit*, repliée dans un portefeuille en percaline rouge sur carton souple de 16x10 cm. : elle présente toutes les conditions de clarté et de commodité recherchées pour le voyage.

Nous la cédon, d'occasion, au prix de 1 fr. 50, franco, 2 fr. Le cartonnage seul vaudrait aujourd'hui ce prix ; aussi il n'en sera plus préparé et celles que nous offrons sont les dernières dont nous engageons nos lecteurs à profiter.

## UNE OCCASION

A une époque où beaucoup de nos lecteurs n'étaient pas encore nés, nous avons publié une revue hebdomadaire intitulée :

### LES SOIRÉES LITTÉRAIRES

Journal illustré de la Famille

Médallée de la *Société d'Encouragement*, de la *Société d'Instruction et d'Education populaires*, elle parut avec succès pendant douze années après lesquelles nous l'avons cédée à une société de journaux qui la fusionna avec d'autres publications.

Chaque année forme un élégant vol. de bibliothèque de plus de 400 pages grand format in 4<sup>e</sup>, sur deux larges colonnes, broché avec titres, tables et couverture artistement illustrée.

De très nombreuses gravures accompagnent le texte entièrement dégagé des pages d'annonces et d'actualité et dont l'attrait littéraire, qui fit son succès, est ainsi toujours le même.

Il ne reste plus de collections complètes, mais des vol. que nous offrons de solder à nos lecteurs à des conditions exceptionnelles : 2 années complètes, se suivant, rendues *franco* moyennant 10 fr. (compte postal N° 211.44). Nous pouvons faire plusieurs envois en variant toujours les années.